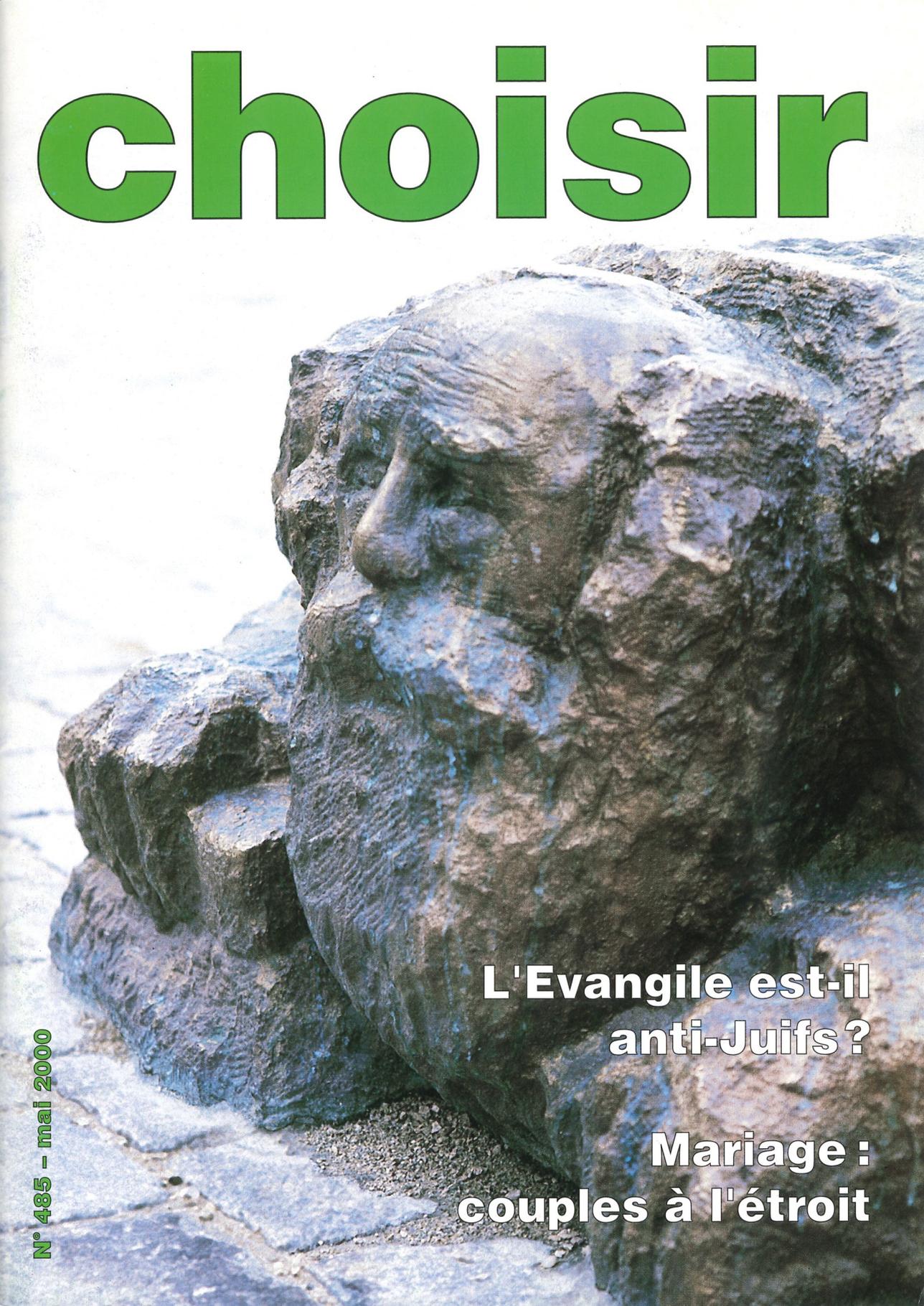


choisir



**L'Évangile est-il
anti-Juifs ?**

**Mariage :
couples à l'étroit**

choisir revue mensuelle

Revue de pères jésuites

Adresse

rue Jacques-Dalphin 18
1227 CAROUGE (Genève)
Administration et abonnements :
tél. 022/827.46.76
administration@choisir.ch
Rédaction :
tél. 022/827.46.75
fax 022/827.46.70
redaction@choisir.ch
Internet : www.choisir.ch

Directeur

Albert Longchamp s.j.

Rédaction

Pierre Emonet s.j., réd. en chef
Lucienne Bittar, rédactrice
Jacqueline Huppi, secrétaire

Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j.
Joseph Hug s.j.
Jean-Bernard Livio s.j.

Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina
rue de la Lombardie 4
1950 Sion
tél. 027/322.14.60

Bibliothèque

Axelle Dos Ghali

Documentation

Marie-Thérèse Bouchardy

Promotion

Robert Decrey

Administration

Geneviève Rosset-Joye

Abonnements

1 an: FS 80.–
Etudiants, apprentis, AVS :
FS 55.–
CCP: 12-413-1 «Choisir»
Pour l'étranger :
FS 85.– Par avion : FS 90.–
€ : 53.– Par avion : € 55.–

Prix au numéro : FS 8.–

En vente dans les
librairies Payot

Choisir = ISSN 0009-4994

Editorial

2 **Surprenante jeunesse !** *par Pierre Emonet*

Actuel

Spiritualité

8 **Quand nous laissons Jésus nous sauver**
par Suzanne Eck

11 **Résurrection au quotidien** *par Pierre Stutz*

Eglise

12 **Le couple dans l'Eglise** *par Michel Legrain*

18 **Ils choisiront plus tard ou le succès d'une illusion**
par Claude Ducarroz

Religions

21 **L'antijudaïsme du Nouveau Testament** *par Joseph Hug*

Société

26 **René Leyvraz (1898-1973) :**
entre autorité et liberté *par Françoise Larderaz*

Philosophie

30 **Le temps de l'homme** *par Louis Truffaut*

Lettres

35 **Hemingway : le jeu de la vie et de «l'amor»**
par Gérard Joulié

Livres ouverts

37 **Une lecture juive des Evangiles** *par Joseph Hug*

Livres reçus

Chronique

43 **Portrait de Pierre** *par Georges Haldas*

ILLUSTRATIONS

Couverture: Pierre Emonet, Hrdlika, monument
aux juifs persécutés, Wien (détail)

p. 4 : Gadmer/CIRIC ; p. 14 : Musée du Louvres ;
p. 20 : Pierre Pittet ; p. 24 : Guillet-Lescuyer ; p. 32 : ESO

Les titres et intertitres sont de la rédaction

Surprenante jeunesse !

Les élèves des écoles du canton de Vaud ont surpris leurs aînés. Parmi les douze cours proposés en option pour la troisième année du gymnase, ils ont massivement donné leur préférence à «Histoire et science des religions», avant le sport, la physique, la philosophie et huit autres propositions. Ceux qui, dans un premier projet présenté en 1995, avaient tout simplement oublié la religion en tombent des nues ! D'abord sceptiques, les directeurs de gymnases se voient obligés de dédoubler les cours pour honorer la demande. Voilà bien du nouveau.

Les analystes en quête d'explications se sont aussitôt penchés sur l'étrange phénomène. Ils ont signalé le manque de repères de la nouvelle génération, la curiosité pour une matière inconnue, le raz le bol d'une formation axée sur le «tout matériel» et même la possibilité d'échapper aux mathématiques ! Par contre, ils semblent ignorer la recherche spirituelle qui pousse tant de jeunes vers les grands rassemblements du genre Taizé ou JMJ et leur fait retrouver le chemin de la méditation et de la célébration mais pas celui des églises. Les jeunes vaudois ne sont pas différents de leurs camarades occidentaux. Si le fait religieux les fascine à ce point, ce n'est pas par pure curiosité. Beaucoup d'entre eux ont soif de spiritualité. Ils cherchent des lieux où leur soit proposée une expérience de prière ou de recueillement pour y trouver une réponse au désir intérieur qui peine à s'exprimer et à se socialiser.

Surprise par la demande, l'école vaudoise garde une distance prudente par rapport aux motivations. Puisque ces jeunes demandent de la religion, on veut bien leur en donner. Mais pas question de catéchisme au gymnase. Une approche scientifique, strictement non confessante leur sera proposée : ils seront informés, mais surtout pas guidés. C'est là un dogme intangible. Laïcité oblige ! Le souci de neutralité est poussé au point d'exclure de cet enseignement les licenciés en théologie et, à plus forte raison, les aumôniers de gymnase, qui ont pourtant une solide expérience du terrain. La peur du prosélytisme se transforme facilement en étroitesse d'esprit. L'école publique ne doit certes pas s'ingérer dans la formation confessionnelle des élèves qui lui sont confiés. Si la religion fait partie du bien commun dont l'Etat a la charge, n'en déplaise aux partisans d'une laïcité bornée conçue plus comme une religion à l'envers que comme un espace de liberté, le pouvoir public ne peut empiéter sur le terrain privé de la conscience. L'initiation à la foi ou à la pratique religieuse n'est pas son affaire. Qu'il se contente de garantir pour ses concitoyens la liberté d'adhérer à une religion et de la pratiquer en public comme en privé. On n'en demande pas plus.

Ces jeunes sont en train de redécouvrir des valeurs que la génération précédente avait bradées en jetant le bébé avec l'eau du bain. Si la révolte des soixante-huitards contre une certaine emprise totalitaire de la religion était justifiée et même bienvenue, le rejet de toute foi et de toute spiritualité a constitué une erreur aux conséquences désastreuses. La fameuse absence de repères, dénoncée comme la cause de tous les malheurs de notre société, en est

le fruit amer. L'intérêt que portent aujourd'hui beaucoup de jeunes au fait religieux constitue un cinglant démenti à une prétendue libération qui n'en fut pas. Peut-être a-t-il fallu cette grande remise en question pour qu'ils puissent aujourd'hui redécouvrir le monde religieux avec la liberté dont ils font preuve. Reste à savoir comment leur répondre.

Dieu n'est pas un problème qui doit être résolu mais un mystère qui doit être soumis à l'expérience du temps, remarque Louis Truffaut dans sa réflexion sur *Le temps de l'homme* (pp. 30-34). Celui qui cherche le sens de sa vie ne saurait faire l'économie de l'expérience de la transcendance et d'une certaine réflexion métaphysique. Une étape qui fait cruellement défaut dans l'itinéraire proposé à la majeure partie de la jeunesse aujourd'hui. La stricte information neutre dispensée par l'école ne saurait répondre pleinement à leurs questions puisqu'elle méconnaît une part essentielle de la demande. D'autres instances doivent s'en charger. Il revient à la famille et aux communautés de foi de leur offrir une pédagogie en vue d'une expérience spirituelle.¹

Les premiers concernés, les parents, dépassés par les événements, ont souvent démissionné. Leur embarras est compréhensible, même s'il n'est pas toujours excusable. On lira avec profit à ce sujet les réflexions de Claude Ducarroz (cf. pp. 18-20) sur une manière d'esquiver les responsabilités d'éducateur qui consiste à renvoyer les enfants à leur libre choix sans leur donner les moyens de choisir. Aujourd'hui, ce sont souvent les grands-parents qui constituent les interlocuteurs religieux de leurs petits-enfants, qui découvrent auprès des aïeux des pratiques et des rites sincères mais parfois un peu surannés. Enfants, ils s'en accommodent avec bonheur. Plus tard, la religion de grand-papa continuera à susciter le respect, mais, dans la plupart des cas, ne parviendra plus à répondre aux grandes questions. Quant aux Eglises, elles n'éveillent guère d'intérêt auprès des jeunes tant qu'elles restent ensablées dans des préoccupations institutionnelles ou des querelles idéologiques.

Un peu partout, de manière discrète ou plus spectaculaire, on discerne des signes de résurrection. Dans une société encore marquée par la mort, de nombreux jeunes redécouvrent de façon très expérimentale les grandes traditions porteuses de sens qui ont soutenu la marche de l'humanité. Qu'on écarte catéchèse, apologétique et autres démarches de prosélytisme confessionnel, à la bonheur ! Qu'on prive ces jeunes d'une expérience gratifiante de spiritualité, voilà qui est plus contestable. Les jeunes ont certes besoin d'information et c'est le rôle de l'école de la leur dispenser. Ils ont aussi besoin d'une pédagogie en vue d'une expérience spirituelle. Aux familles et aux Eglises de relever le défi.

Pierre Emonet

¹ Cf. **Armand Abécassis**, *Instruire et éduquer*, in *choisir* n° 460, pp. 18-21.

Irak, vol au-dessus d'un embargo

Info Le Père Jean-Marie Benjamin a délibérément et courageusement violé l'embargo aérien contre l'Irak imposé par Washington. Le 3 avril, dans un avion piloté par Nicola Trifoni, avec l'euro-député italien Vittorio Sgarbi et l'homme d'affaires Nicolas Grauso, il s'est rendu à Bagdad en survolant les zones interdites. But de l'opération : attirer l'attention de l'opinion publique sur *le génocide silencieux et programmé* qui frappe l'Irak depuis dix ans.

Prêtre français, le Père Benjamin est aussi réalisateur et cinéaste. Depuis l'instauration par l'ONU de l'embargo économique, il s'est rendu à plusieurs reprises en Irak où il a tourné des films documentaires, *Irak, voyage au royaume interdit* et *Irak : la Genèse du temps*, terribles réquisitoires contre la guerre acharnée menée par les Etats-

Unis et la Grande-Bretagne contre un peuple déjà mourant.

Invité à Fribourg par l'ACAT, le Père Benjamin a témoigné des horribles souffrances infligées par la communauté internationale à la population civile de ce pays. Il a aussi raconté les conséquences actuelles de l'utilisation contre l'Irak, en 1991, d'armes nouvelles à l'uranium appauvri. La contamination radioactive atteint de façon effroyable les humains et l'environnement. L'Irak est devenu *un vaste camp de concentration* où les Etats-Unis ont décidé d'enfermer sa population.

Le père Benjamin compte se rendre dans deux mois à nouveau en Irak par voie aérienne : *Cette fois, ce sera un grand avion, rempli de personnalités connues : des hommes politiques, des artistes, des Prix Nobel. J'aimerais bien embarquer le pape aussi...*



Découverte du Brésil

Info L'anniversaire de la découverte du Brésil, il y a 500 ans, a provoqué une grande controverse dans le pays. Les principales organisations indiennes du pays, comme l'Articulation des peuples et des organisations indigènes du Nordeste, de Minas Gerais et de Espiritu Santo, ont organisé une marche pour redire à leur manière les faits historiques de l'invasion militaire européenne et de l'extermination de leurs ancêtres. La première délégation, formée de représentants des peuples Tikuna, Marubo, Mayoruna et Matis, est partie le 28 mars de Benjamin Constant, dans l'Etat de l'Amazo-

nie. La marche a mené les Indiens, à travers les principales villes du pays, jusqu'à la côte atlantique, au sud de l'Etat de Bahia.

Le gouvernement fédéral a réagi avec violence à cette mobilisation des populations autochtones. Début avril, il a donné l'ordre à un bataillon de 200 policiers d'attaquer ceux qui construisaient un monument à la mémoire des martyrs indiens dans le village de Coroa Vermelha, sur les terres des Indiens. Un acte illégal car, selon la Constitution brésilienne, la police n'est pas habilitée à agir sur ces territoires.

Jeux de hasard

Info En Italie, de nombreux religieux, comme le Père jésuite Rastrelli, dénoncent l'usure, importante source de revenus pour le crime organisé, et les jeux de hasard, qui déstabilisent les budgets de nombreuses familles. Lors d'une conférence de presse, ils

ont déclaré : *Le hasard est le fruit d'une culture qui, ayant perdu dans beaucoup de ses expressions le sens de la vie et de la convivialité, et identifié au profit le seul ressort ou le ressort principal de son action, encourage celui-ci et le développe d'une façon exces-*

Les catholiques en statistiques

Info Selon l'Annuaire statistique de l'Eglise pour l'année 1998, le nombre de catholiques baptisés a en moyenne progressé plus vite que la population mondiale. La moitié des catholiques vivent en Amérique, 30% en Europe, 12% en Afrique et à peu près autant en Asie. Entre 1978 et 1998, les séminaristes, les diacres, les laïcs consacrés, les missionnaires laïcs et les catéchistes ont augmenté en nombre. En revanche, il y a toujours moins de religieux prêtres, surtout en Occident. La crise se prolonge en ce qui concerne les vocations

à la vie consacrée (contrairement au clergé diocésain). Selon Mgr Csaba Ternyak, secrétaire de la Congrégation pour le clergé, certains ordres et congrégations religieuses pourraient disparaître complètement.

A noter enfin, qu'un prêtre sur cinq qui a quitté son ministère sacerdotal entre 1970 et 1995 a été réintégré dans ses fonctions. Parmi eux, de nombreux prêtres qui se sont mariés civilement et qui se sont ensuite séparés ou qui sont devenus veufs. Leurs enfants doivent être majeurs et leur éducation assurée.

Avortements en Allemagne

Info Depuis la fin avril, en accord avec les directives de Rome, les Centres de consultation catholiques pour femmes enceintes en difficulté ont cessé de délivrer les certificats autorisant l'avortement. Mgr Lehman, président de la Conférence épiscopale allemande, a annoncé que, d'ici la fin de l'année, les évêques présen-

teront une proposition concrète pour continuer à entrer en relation avec ces femmes et les aider.

Du coup, les Eglises ne bénéficieront plus dans cette tâche des subventions étatiques (cf. **Klaus Nientiedt**, *Tensions entre Rome et l'Eglise allemande*, in **choisir**, n° 483, pp. 13-17).

Liberté religieuse au Danemark...

Info Environ 86% des 5 millions d'habitants du Danemark appartiennent à l'Eglise évangélique luthérienne ; la communauté musulmane, la deuxième plus importante en nombre, compte à peu près 100 000 membres. L'ethnologue Kristine Kaaber Pors a réalisé une grande étude sur l'attitude de l'Eglise du Danemark face à l'évolution rapide d'une société multi-ethnique. L'étude montre que pour faciliter l'intégration progressive de ces musulmans, de nombreuses paroisses luthériennes ont mis en place des programmes non religieux incluant leur participation (garde d'enfants,

boutiques de vêtements d'occasion, etc.). *Nous ne portons pas de croix de façon visible, mais nous voulons créer un esprit communautaire ouvert et un climat de fraternité*, a déclaré un membre de l'Eglise luthérienne à l'enquêtrice.

Cependant, des craintes existent chez les Danois face à cette immigration. Le Parti populaire danois (extrême droite) obtient le soutien de 15% des électeurs. A cause de ce succès, de nombreuses personnes aimeraient voir leur Eglise s'impliquer plus dans le dialogue avec les communautés ethniques, en particulier avec les musulmans.

...au Soudan

Info Une délégation d'évêques d'Afrique du Sud a visité le Soudan en mars. Ils dénoncent le manque de liberté religieuse dans ce pays. Le gouvernement interdit par exemple à l'Eglise catholique de mettre en place, dans la banlieue de Khartoum, des structures de santé, d'éducation et de culte en faveur des déplacés fuyant la guerre au sud. La délégation a constaté qu'un nombre

important d'églises et d'écoles ont été détruites ces dernières années parce que leurs permis de construire n'avaient jamais été accordés. Dans le sud du pays, l'utilisation d'avions Antonov, volant à basse altitude, permet au gouvernement de maintenir la population dans une terreur continuelle et de bombarder avec précision les églises, les écoles et les cliniques gérées par l'Eglise.

...en Arabie Saoudite

Info La répression religieuse en Arabie Saoudite est institutionnalisée, comme l'usage de la torture à l'encontre des contrevenants. De nombreuses ONG ont établi à ce propos des rapports alarmants (Amnesty International vient de lancer une nouvelle campagne sur cette question). Alors que les princes saoudiens financent la construction de mosquées à travers le monde, il est interdit dans leur pays de bâtir des édifices religieux non musulmans car les autorités refusent toute pratique religieuse publique aux non-musulmans. Résultat, des chrétiens, no-

tamment des travailleurs philippins immigrés, sont régulièrement arrêtés sous prétexte de prosélytisme, torturés et expulsés. Toute conversion d'un musulman à une autre religion est sanctionnée de la peine capitale. Malgré ces faits, la Commission des droits de l'homme de l'ONU, qui a siégé en avril à Genève, a décidé une nouvelle fois de ne pas examiner le cas de ce pays. Sa place stratégique au niveau géopolitique, ses réserves d'hydrocarbures (un quart de celles du monde) réduisent au silence les pays occidentaux.

Dilemmes autour de l'autopsie

Info L'Association européenne des soins palliatifs a tenu un congrès en septembre passé, à Genève. *InfoKara, revue francophone de soins palliatifs*, en donne un compte-rendu dans son dernier numéro (n° 57, 1/2000 Genève). Parmi les ateliers, l'un d'eux était intitulé *Autopsies : profanation ou ultime acte médical ?*

Sitta Campi Revillard, pasteur à l'aumônerie de l'Hôpital cantonal de Genève, a traité des points de vue des religions. Elle a relevé que selon les différentes religions, croyances et traditions, l'autopsie pose des problèmes éthiques très variés. *La question ne s'étant pas posée dans l'Antiquité, elle ne trouve pas de réponse dans les textes sacrés des grandes religions du monde. Cependant, chaque religion trouve dans ces textes l'expression de conceptions particulières portant sur l'être humain, sur son corps et sur son âme*, qui permettent aux responsables religieux d'élaborer des conclusions. Ainsi, le christianisme ne considère pas l'autopsie comme contraire à la pratique religieuse. Pour le judaïsme et pour l'islam, le corps pré-

sente un aspect sacré et réclame intégrité. La personne décédée doit donc être enterrée le jour même de son décès pour que soit évitée une altération du corps. Malgré cette convergence, ces deux religions n'ont pas la même attitude à l'égard de l'autopsie : le judaïsme l'interdit (à l'exception des cas où il s'agit de sauver quelqu'un) et l'islam l'admet, pourvu que l'on respecte les lois et les rites relatifs à l'approche du défunt.

Le fait que les législations occidentales, qui s'appuient assez largement sur les conceptions du christianisme, permettent l'autopsie peut donc créer des dilemmes individuels. S. C. Revillard conseille alors : *Pour que l'individu ou la famille se trouvant devant le choix de l'autopsie puisse prendre une décision qui n'aurait pas de conséquences dévastatrices pour lui ou pour elle et qui, au contraire, serait vécue comme un ultime hommage dans un respect total du défunt, il lui est indispensable de pouvoir trouver auprès d'un responsable de sa religion ou de toute personne qualifiée un accompagnement spirituel et psychologique.*

Quand nous laissons Jésus nous sauver

par Suzanne ECK, Orbey*

La présence de Jésus aux personnes dans l'Évangile nous apprend ce qu'est aussi sa présence dans nos vies : une présence décisive, efficace, mais si discrète qu'il faut les yeux de la foi pour lui faire confiance. Il faut peut-être surtout la capacité de le voir venir d'un autre côté que de là où nous l'attendions. Il dort dans la barque quand la tempête fait rage, il fait asseoir les foules pour le repas quand il n'y a rien à manger, il refuse à la Cananéenne de s'intéresser à sa fille malade, mais guérit l'enfant à cause de la foi de sa mère.

Après la Résurrection, quand les disciples d'Emmaüs sont rongés par le doute et le désespoir, Jésus se tient au milieu d'eux sur le chemin et semble n'avoir même pas eu vent du drame qui s'était joué à Jérusalem. L'expression du doute qui appesantit le cœur des disciples est assez poignante : *Nous espérons, mais nos grands prêtres et nos chefs l'ont livré pour être condamné.* Ne leur a-t-on pas appris, dès l'enfance, que ces autorités étaient pour eux et tout le peuple ceux qui savaient ce que Dieu faisait et voulait faire ? Jésus vient d'un autre côté, tout près d'eux, sur leur chemin, incognito encore, et sa présence réchauffe les cœurs raidis par la déception et le doute ; elle éclaire les esprits obscurcis et finalement retourne ces hommes découragés ; ils sont retournés au sens propre, puisqu'ils reviennent à Jérusalem, vers la communauté qu'ils voulaient abandonner.

Les exemples de ce salut qui advient par Jésus autrement qu'on ne l'attendait ne manquent pas dans l'Évangile : pensons à Marie Madeleine, inconsolable, puis prête à s'emparer de son amour, qui doit ap-

prendre dans la belle lumière de Pâques que Jésus sera pour elle, et pour tous ses disciples, celui qui est monté près du Père. Le bon larron, lui, conscient de son péché et du gaspillage de sa vie s'entend dire que le Paradis lui est donné, *ce soir*, avec Jésus. Retenons pour cette fois trois petits textes, et que cette relecture nous permette ensuite de retrouver le même Jésus dans d'autres passages de l'Évangile et dans bien des passages de nos vies.

La femme adultère (Jn 8,1-11)

Elle est là, misérable, condamnée à une mort affreuse et sans espoir de se défendre, car elle a été prise en flagrant délit d'adultère et *Moïse nous a prescrit dans la loi de lapider ces femmes-là.* Les scribes et les pharisiens l'amènent à Jésus, bien en vue, devant tout le peuple qui ne perdra pas une miette du spectacle. Ils voudraient prendre Jésus, cet imposteur, au piège de

* Moniale dominicaine, S. Eck est l'auteur d'un livre sur Maître Eckhart, à paraître (Cerf).

sa miséricorde. La femme, qui sert d'appât, ne dit que deux mots dans cette scène : *Personne, Seigneur* (ne m'a condamnée). Ce qui est plus remarquable encore, elle n'essaye pas de se sauver, même quand tous ses accusateurs se retirent l'un après l'autre. Est-elle fascinée par le rayonnement de Jésus ? Est-elle encore enfermée dans le mépris où les autres la tiennent ? Jésus la délivre de l'angoisse qui la paralyse, il lui rend la liberté et la vie en lui disant : *Moi non plus, je ne te condamne pas*. Si elle avait voulu plaider elle-même sa cause ou implorer la clémence de ses juges, elle n'aurait fait qu'attiser leur haine et leur soif fanatique de justice.

Jésus dénoue le drame en dessinant sur le sable, comme s'il se désintéressait de la question, et en renvoyant discrètement chacun à sa propre conscience. Il ne dénoue pas seulement le drame, il ouvre un avenir de paix et d'intimité avec lui à cette femme que tout le monde accusait : *Va, et ne pêche plus*. Peut-être peut-on comprendre cette phrase non comme la recommandation d'un éducateur (*tâche de ne pas recommencer*), mais comme une promesse de salut : *Je te donne de ne pas recommencer*.

La pécheresse (Lc 7,36-43)

Si seulement nous savions attendre de Jésus seul la justification et la paix quand l'hostilité gronde autour de nous ; même si nous ne sommes pas innocents, Jésus en sa miséricorde est prêt à nous rendre la paix, l'honneur et la joie de la vie commune. Seulement, il faut le laisser faire. Nous-mêmes ne ferions que des maladroites, perdant l'occasion, peut-être unique, d'offrir concrètement et véritablement notre misère à sa miséricorde.

La pécheresse de saint Luc qui vient troubler le cérémonial du repas chez Simon le pharisien vit une aventure ana-

logue. Il est vrai qu'elle se conduit d'une façon inconvenante, compromettant même le Rabbi qu'elle venait vénérer. Jésus ne réagit pas tout de suite, et c'est discrètement, au moyen d'une parabole, qu'il fera savoir combien l'humble amour de cette femme l'a touché. Son geste incongru aux yeux des convives est reconnu par Jésus comme l'expression d'une très grande générosité. Et la pécheresse, sans l'avoir cherché, devient le juge de ce tribunal de vertueux notables qui la désignaient en grinçant des dents comme une pécheresse. La femme n'a rien dit pour se défendre, elle n'a fait qu'aimer et exprimer cet amour, sans détours et sans craintes. Et maintenant, c'est cet amour qui mesure la raideur et la froideur des autres convives.

Nous pouvons nous aussi nous soumettre à son jugement. Où sommes-nous ? Sur l'estrade avec les notables ou aux pieds de Jésus, oubliant toutes choses pour lui et son amour ?

La Samaritaine (Jn 4,1-42)

Enfin, arrêtons-nous à un troisième texte, plus long et plus complexe que nos deux exemples précédents. Comme Maître Eckhart le montre si bien dans son sermon 66 (sur la joie de Dieu), la Samaritaine arrive au puits, triste et de mauvaise humeur, car elle déteste puiser l'eau et qu'il faut le faire tous les jours. De plus, comme nous aussi parfois, elle est tracassée par des problèmes théologico-liturgiques. Comment accéder à une prière qui plaise à Dieu ? Il y a tant de consignes spirituelles différentes, tant de maîtres qui se contredisent !

Lorsque la femme de Samarie quitte le puits de Jacob, elle danse. Elle a laissé tomber sa cruche et sa mauvaise humeur et proclame partout, avec une joie débordante, qu'elle a découvert en Jésus le Messie espéré. Elle est illuminée intérieurement par celui qui sait tout d'elle, qui lui

a nommé le Père, ce Père *qui cherche des adorateurs en esprit et en vérité*. Par cette parole, Jésus a ramené à l'unité tous les vrais chercheurs de Dieu et dévoilé à cette femme les secrets du plan divin : le don de Dieu, que la femme de Samarie ne connaissait pas encore, qui est son Fils, son Esprit, symbolisé par l'eau vive, et le mystère de l'Eglise rendu visible dans cette ville de Samarie qui donne sa foi à Jésus le Sauveur de tous les hommes.

La Samaritaine a trouvé réponse à son angoisse non pas en interrogeant les témoins de sa tradition ni même avec le secours des livres saints. Elle a demandé à Jésus lui-même une réponse à ses doutes. Sa question peut sembler un peu provocatrice, mais elle ne se laisse pas arrêter par ce genre de considération ni par sa qualité de non-Juive ni non plus par l'approche des disciples un peu étonnés de trouver leur maître parlant avec une femme. Jésus éprouve cette disciple féminine en lui disant : *Va, appelle ton mari et reviens ici*. Eckhart, après les Pères de l'Eglise, voit en ce mari qu'il faut amener à Jésus, le libre arbitre humain, la capacité de prendre une décision ferme et éclairée, sans plus se laisser dominer par les cinq faux maris, qui sont en quelque sorte les sens et les émotions de la vie sensible. En somme, la femme est invitée à se donner totalement à Jésus.

C'est ce qu'elle fait, et Jésus lui répond en lui livrant le secret de sa personne, comme à un disciple qui cherche sincèrement le Messie attendu : *Je le suis, moi qui te parle*. Alors, adieu la cruche, le puits, les hésitations, les questions. C'est une joie indicible qui inonde la femme et déborde d'elle pour entraîner tout le voisinage.

Et voici la leçon que Maître Eckhart tire de ce récit évangélique : *Quand, dans la grâce, l'homme reçoit un pouvoir sur son libre vouloir, de sorte qu'il puisse l'unir entièrement à la volonté de Dieu, comme un unique un, il n'a qu'à dire comme cette femme : «Seigneur, montre-moi où je dois*

prier et ce que je dois faire qui te soit le plus cher en vérité». Et Jésus répond, *c'est-à-dire qu'il se révèle vraiment et absolument tel qu'il est, et remplit l'homme d'une telle abondance qu'il ruisselle et s'épanche de la surabondante plénitude de Dieu, ainsi qu'en un temps très court il advint à la femme auprès du puits, alors qu'elle en était auparavant incapable*.

On pourrait penser que cette histoire ne concerne pas tout le monde, que la Samaritaine était une âme d'exception. Eckhart répond d'avance à cette objection : *C'est pourquoi je répète ce que j'ai dit précédemment : Personne ici n'est si grossier, si fruste ni si incapable, qu'il ne puisse par la grâce de Dieu unir purement et totalement sa volonté à la volonté de Dieu dans son désir ; il n'a qu'à redire alors les paroles de cette femme : «Seigneur montre-moi ta volonté la plus chère et donne-moi la force de l'accomplir», et Dieu le fait, aussi vrai qu'il vit, et il nous donne avec autant de plénitude, de façon totale et aussi parfaitement qu'il a donné à cette femme. Et, remarquez bien, le plus fruste, le moindre d'entre vous tous peut recevoir ce don de Dieu, avant de sortir de cette église et même pendant que je prêche encore, très sérieusement, aussi vrai que Dieu vit et que je suis homme. Et c'est pourquoi je vous dis : Ne vous effrayez pas ! Cette joie n'est pas loin de vous, si vous la cherchez selon la sagesse (Sermon 66)*.

S. E.

Votre avis nous intéresse !

Vous pouvez nous adresser vos remarques et vos opinions. Dans la mesure du possible, nous les publierons volontiers dans la rubrique *Libres propos*.

Résurrection au quotidien

par Pierre STUTZ, Neuchâtel*

Une image intérieure m'accompagne depuis quelques semaines, celle de nombreux hommes et femmes, solidement ancrés, se tenant debout dans la vie. Des femmes et des hommes debout, acceptant leurs capacités et leurs limites ; des femmes et des hommes debout, luttant pour un monde plus juste et plus tendre ; des femmes et des hommes qui se lèvent et se mettent en route pour aller à la rencontre des malades, des personnes isolées, des marginaux.

Le Christ, ressuscité pour transformer notre vie, tous les jours, est représenté dans cette image intérieure. Le chemin de croix et de résurrection de Jésus nous renvoie au centre de notre existence. A travers tous nos espoirs et déceptions journaliers, la force de la résurrection nous est promise. En acceptant la vulnérabilité et la fragilité de notre vie, une nouvelle vision du monde s'ouvre à nous : nous pouvons grandir ensemble, même au travers des situations difficiles. En essayant de vivre le lâcher prise, une nouvelle vie peut germer là où nous sommes bloqués et blessés.

Durant mes conférences et retraites de ces dernières années, avec des milliers de personnes, je me suis exercé à être bien debout, les pieds sur terre dans la vie, respirant profondément, méditant ainsi corps et âme les paroles de Hildegarde de Bingen : *Dieu respire en tout ce qui vit*. Ainsi s'est créée en moi une espérance

solide : beaucoup de femmes et d'hommes à travers le monde s'engagent pour les droits de l'Homme et la sauvegarde de la Création. Cette prise de conscience est possible partout, dans le bus, en faisant la vaisselle ou les emplettes, à l'église, en se promenant. Cet exercice spirituel au quotidien d'«être bien debout» me relie profondément aux personnes malades ou handicapées, qui ne peuvent plus se lever et qui grandissent tout de même dans la confiance que le Christ ressuscite en eux, tous les jours.

Dans notre quotidien, la résignation prend des proportions inquiétantes. Aussi, de temps en temps, je ferme les yeux et je visualise intérieurement les femmes et les hommes qui, depuis des siècles, se sont levés le matin avec le Christ. Ils témoignent dans leur travail de sa présence, qui se concrétise dans la tolérance, le partage, la joie de vivre. Rouvrant les yeux, je peux aller alors à la rencontre, dans mon entourage, au travail, partout, des personnes témoignant du Christ ressuscité qui nous habite et qui agit en nous.

* Prêtre, accompagnant spirituel à l'Abbaye de Fontaine-André (NE), P. Stutz est auteur des livres : *Tu es la source de ma vie. Psaumes d'aujourd'hui* et *Aller vers la source intérieure. Exercices spirituels au quotidien*, Signe, Strasbourg (cf. recension en p. 38).

Le couple dans l'Eglise

Situation juridique

par Michel LEGRAIN, Paris*

Pour l'Eglise catholique, tout mariage est nécessairement sacramentel et toute autre union ressort donc du concubinage. Une rigueur juridique peu adaptée au contexte actuel, aux diversités culturelles et qui marginalise les catholiques divorcés qui désirent se remarier. Un retour sur l'histoire de l'institution du mariage montre qu'il n'en a pas toujours été ainsi et ouvre des perspectives.¹

Notre Eglise latine, durant une bonne quinzaine de siècles, a déployé d'immenses efforts pour élaborer une théologie, une morale, une pastorale et un droit matrimonial applicables aux mariages des chrétiens. Et, durant un millénaire et demi, les investissements furent tels, le juste équilibre entre extrêmes s'avéra tellement délicat à trouver, que beaucoup ont pensé et pensent encore, théologiens et évêques en tête, que notre Eglise serait arrivée à une sorte de perfection terrestre dans la mise en place des balises concernant la vie conjugale et matrimoniale. Ainsi, estiment ces adeptes de la stabilité des choses humaines et ecclésiales, notre Eglise latine serait en possession tranquille d'un mariage chrétien, aux contours définitivement arrêtés, et ce mariage ainsi fixé devrait servir maintenant d'unique modèle pour toutes les cultures présentes et à venir.

Il serait naïf de s'étonner ou de s'esclaffer devant de telles prétentions ecclésiales. Toute puissance sociale, économique, politique ou religieuse n'affiche-t-elle pas la certitude que sa vision des choses est la meilleure possible ? C'est dans le bassin

méditerranéen, puis dans ce que l'on nomme actuellement le monde occidental, que l'Eglise catholique a saisi, développé et systématisé la révélation biblique et les conséquences doctrinales et pastorales qui, par la suite, nous ont été imposées. C'est ainsi qu'elle a progressivement décidé du détail de la vie conjugale, matrimoniale et familiale des catholiques. Une Eglise, en effet, ne peut pas raisonner autrement qu'en fonction des catégories culturelles qui l'ont marquée.

C'est par le biais du fameux droit naturel, régissant l'institution naturelle du mariage, que la hiérarchie catholique déclare officiellement, aujourd'hui encore, au nom de Dieu Créateur, quelles sont les conduites sexuelles, conjugales et matrimoniales conciliables ou inconciliables avec la dignité humaine de tout homme et de toute femme, chrétiens ou non.

* Michel Legrain, missionnaire spiritain, enseigne à l'Institut catholique de Paris. Spécialiste des questions de mariage et de sexualité, il est l'auteur de nombreux ouvrages sur la question et en particulier sur les divorcés remariés. Il exerce aussi un ministère théologique pour le service des Eglises d'Afrique et d'Amérique.

Cette position romaine se voit actuellement contestée de bien des côtés, entre autres par des catholiques appartenant aux cultures africaines et asiatiques. Certains parmi eux voudraient que l'on regarde d'un peu plus près l'élaboration et la présentation de ce droit naturel, si étroitement lié à l'approche philosophique d'Aristote et de Thomas d'Aquin. N'existerait-il pas d'autres appréhensions et compréhensions de la nature humaine, qui seraient, elles aussi, tout autant intéressantes et respectables ?

Ces critiques ont raison de relever que l'on ne trouve nulle part dans la nature le mariage à l'état brut, tel quel. Car le mariage et ses agencements, aussi divers que subtils, exigent un certain recul intellectuel et une véritable sagesse. Tandis que la simple reproduction se satisfait d'accouplements biologiques, le mariage, lui, exige bien davantage : il est une ordonnance et un aménagement social où l'intelligence, la sagesse, la prudence et l'expérience humaine et spirituelle sont intervenues, en vue de façonner au mieux les générations futures. Ce sont les avatars et les corrections d'optique qui, portant du fruit, ont poussé tout un groupe social à définir des règles concernant l'usage de la sexualité, ainsi que les conditions et circonstances touchant les alliances matrimoniales. Si l'on y tient, on peut soutenir que le mariage est une donnée naturelle, à condition de bien préciser que ce naturel-là est riche d'un culturel fortement diversifié.

Pour atteindre vraiment à l'universalité, c'est-à-dire à la catholicité, notre religion doit impérativement transcender toutes les cultures et sensibilités, non pas en gommant leurs particularités, mais en leur offrant des pages de rencontres et des occasions de contestations réciproques. Car aucune époque, aucune culture ne possède le monopole d'une juste et totale interprétation des appels de l'Évangile.

Une question cruciale se pose actuellement : le catholicisme a-t-il assez de dynamisme spirituel pour se détacher suffisam-

ment des premiers berceaux culturels où il s'est développé ? Il faudrait que, tout en se tenant profondément attentif aux évidentes fidélités qui s'inscrivent dans la Révélation, il sache ne pas imposer à d'autres cultures et mentalités tant de sédimentations secondaires qui ont marqué son passé. Par exemple, le conflit à propos de la circoncision, où s'affrontèrent les colonnes de l'Église naissante, n'est pas un épisode pittoresque réglé une fois pour toutes. Ce type de confrontation réapparaît sous mille visages, menaçant la mise au jour d'une authentique catholicité (Ac 15,1-35).

Des racines dépassées ?

Comment s'étonner aujourd'hui si tant de catholiques de toutes les cultures, jeunes et moins jeunes, estiment que leur Église veut leur faire endosser les costumes de mariage qui avaient été taillés pour leurs parents ou grands-parents ? Un secteur particulièrement délicat illustre ce point, celui de la mise en couple et des modalités de l'entrée en mariage, assez éloignées de l'idéal biblique illustré par les démarches nuptiales de Tobie et Sara.

Au temps de nos parents et grands-parents, dans nos bonnes familles chrétiennes, on était censé arriver vierge au mariage. Au moins du côté des filles, pour lesquelles on n'avait pas les mêmes indulgences que pour les garçons. Cependant, certains et même certaines célébraient Pâques avant les Rameaux. Ces transgresseurs de la morale sociale et chrétienne établie ne se vantaient habituellement pas de cette anticipation. Ajoutons même au passage que les privautés entre fiancés avaient excité la sagacité des théologiens moralistes, qui distinguaient soigneusement les parties corporelles dites honnêtes, moins honnêtes ou malhonnêtes, délimitant ainsi les zones où des attouchements caressants étaient acceptables ou non, redevables ou



«La Noce» vue par le douanier Rousseau, un brin surannée...

non d'accusation en confession. Quant aux relations génitales avant la célébration religieuse du mariage, elles relevaient obligatoirement de la matière grave, même si le mariage longuement attendu se trouvait retardé parce que le grand-père avait eu la malencontreuse idée de mourir deux semaines avant la date fixée pour les festivités religieuses du mariage !

Une approche aussi tranchée, une délimitation aussi radicale entre l'avant et l'après mariage, une intrusion aussi regardante vis-à-vis des gestes d'apprivoisement et d'amour entre fiancés, tout cela se rat-

tache pour l'essentiel aux suites logiques de la discipline matrimoniale inaugurée par le concile de Trente (1563). En effet, il devenait urgent à cette époque de combattre les unions clandestines, si aisément mensongères et multiples, avec tous les ravages sociaux, familiaux, affectifs et spirituels au détriment des époux, victimes d'individus aussi malins que vicieux. C'est pourquoi, les Pères du concile décidèrent, non sans hésitation, de grever l'accès au mariage religieux, en rendant obligatoire de manière ecclésiastique un certain nombre de démarches publiques. Les fiancés désormais, pour être mariés, durent échanger leur consentement devant le curé du lieu et deux ou trois témoins. Ainsi, grâce à l'inscription de cette célébration sur le registre des baptêmes et sur celui des mariages, ces nouveaux mariés furent-ils clairement et immédiatement identifiés et répertoriés.

Peu à peu, et non sans mal, le peuple chrétien apprit à admettre que toutes les autres

promesses ou engagements de mariage n'avaient plus cours au regard de l'Eglise latine, et relevaient donc du concubinage et de l'état de péché.

On a cependant assez rarement relevé, à ma connaissance, les retombées malheureuses de cette décision tridentine, même si elle fut heureuse par son caractère indéniabile de salubrité publique et ecclésiastique. Dorénavant, le mariage des baptisés (il s'agissait de tous les baptisés de l'Eglise latine, sans prise en compte de la distinction entre catholiques et protestants) se trouvait entièrement focalisé sur le mo-

ment contractuel. Simultanément, la totalité de la réalisation sacramentelle était censée s'opérer à l'instant même de cet échange public des consentements. Quant à la bénédiction nuptiale, si importante chez nous dans les siècles passés et qui demeure aujourd'hui encore indispensable dans les Eglises orientales, elle glissa à un rang second, au point même que son omission n'affecta en rien la validité du sacrement de mariage conclu entre catholiques latins.

Si nécessaires «**accordailles**»

Chacun peut percevoir ici non seulement la montée en force de l'aspect juridique du mariage des baptisés, mais encore une dangereuse «réduction ponctuelle» du mariage sacramentel. Elle s'accompagna d'une marginalisation et même d'une occultation des étapes successives de l'entrée en mariage, ces cheminements préalables si profondément ancrés dans les coutumes régionales comme dans les liturgies des siècles antérieurs. Comment expliquer cela ?

Jusqu'au XVI^e siècle, les parents chrétiens mariaient leurs enfants selon le déroulement des étapes retenues par les traditions locales. Bien entendu, parents et jeunes gens devaient souvent composer avec le clergé local qui avait ses exigences, par exemple pour les questions d'âge, de degrés de parenté, de liberté dans le consentement. La bénédiction nuptiale n'intervenait que comme ultime phase d'un mariage déjà largement engagé. Les épousailles, certes, possédaient leurs solennités sociales et religieuses particulières, mais les fiançailles aussi, bénies ou jurées, dites parfois «accordailles». Tout ce tissu humain et ecclésial possédait une grande épaisseur existentielle, la chaîne et la trame s'entrecroisant selon des procédures bien repérables et formant un bel ensemble, en vue d'une solide mise en

place de nouvelles familles. L'approche juridique n'avait pas encore colonisé entièrement le mariage. On jugeait volontiers selon la convenance humaine et spirituelle. Ainsi, lorsque des fiancés vivaient publiquement ensemble, les autorités sociales et ecclésiales les tenaient pour véritablement mariés, même s'ils avaient négligé d'accomplir une démarche aussi prisee que la bénédiction nuptiale. En un mot : le fait du mariage consenti et consommé l'emportait aisément sur le droit réglementant le mariage des baptisés.

Aujourd'hui, dans l'Eglise catholique, on est marié ou on ne l'est pas en fonction de critères juridico-canoniques bien répertoriés. Mais, durant une dizaine de siècles, il n'en fut pas ainsi. Les concepts de validité et d'invalidité ne retenaient guère l'attention dans les affaires matrimoniales, alors qu'à partir des XI^e et XII^e siècles, ils deviendront des repères fondamentaux pour les canonistes, et donc pour les théologiens moralistes et les pasteurs.

Notre actuelle réflexion doctrinale et pastorale aurait intérêt à ne pas faire fi de tout ce passé, dans l'hypothèse où notre Eglise désire aborder, avec davantage de sérénité et moins d'agressivité, l'actuelle cohabitation pré-nuptiale, qu'elle soit juvénile, plus tardive, voire même sénile. Certes, l'union libre, ou cohabitation, véhicule avec elle bien des ambiguïtés. Par exemple, lorsque quelqu'un inaugure une vie de couple considérant l'autre comme une denrée consommable, utilisable puis jetable. Cela est fort éloigné de ce qu'inclut toute mise en couple sérieuse, avec un engagement au long cours, en compagnie d'un partenaire que l'on choisit comme exclusif et définitif, pour le meilleur et pour le pire.

Dans un certain nombre de cohabitations, on rencontre heureusement des motivations véritablement respectueuses de l'autre et fort distancées des fougues aveuglantes d'une passion mal contrôlée.

Actuellement, bon nombre de nos contemporains disposent de possibilités techniques très efficaces quand ils souhaitent dissocier leur rencontre génitale de la perspective de la venue immédiate d'un enfant. Il n'est pas étonnant, par exemple, qu'une jeune femme désire se découvrir comme femme et épouse possible, sans craindre la proximité d'une maternité pour laquelle elle ne se sent pas encore prête. En un mot, la contraception facilite une totale cohabitation. Tous les jeunes ou moins jeunes qui vivent ainsi ne s'y précipitent pas toujours par avidité sexuelle, mais parce que, désireux de fonder un couple et une famille solides dans l'amour et la durée, ils savent bien qu'une telle réussite n'est pas évidente. Le grand nombre de couples brisés autour d'eux les oblige à évacuer toute naïveté en ce domaine.

Ethnocentrisme occidental

Ouvrant cette démarche à d'autres cultures, je tiens à appuyer l'indignation de mon ami, feu le cardinal Joseph Malula, archevêque de Kinshasa, se scandalisant de ce que la doctrine officielle de notre Eglise qualifie de pré-nuptial ou de mariage à l'essai (avec toute les connotations négatives attachées à ces termes dans le langage officiel de l'Eglise catholique), une réalité qui, en Afrique noire, n'est que la façon coutumière d'entrer progressivement en mariage. Or, disait-il, *Dieu n'a pas dit, dans l'écriture, comment les hommes devaient se marier. Il n'y a pas de modèle unique de constitution du lien matrimonial chez tous les peuples. Le mariage est une institution naturelle, une réalité socio-culturelle et chaque peuple a sa manière propre de se marier et de fonder une famille.* Dans cette optique donc, il s'étonnait grandement : *Peut-on légitimement appeler concubinage le vrai mariage coutumier contracté par des chrétiens ?*²

En réalité, ce qui indigné profondément Joseph Malula, c'est notre ethnocentrisme occidental qui nous fait juger de tout à l'aune de nos mœurs sociales et spirituelles. Les bouleversements que nous connaissons actuellement chez nous peuvent peut-être nous aider à mieux comprendre la situation des catholiques africains : ils se trouvent le plus sérieusement du monde en processus d'un mariage qui se déroule traditionnellement par étapes, avec interventions multiples de leurs deux grandes familles qui sont, elles aussi, partenaires de cette alliance matrimoniale en formation.

Il convient d'ajouter quelques brèves réflexions pastorales concernant le fait que

FESTIVAL DE MUSIQUE ET D'ART SACRÉ

AGAPÉ

du 31 mai au 4 juin, à Genève

- 31 mai, 20h : **L'Histoire de David** par l'ensemble vocal Ex Tempore et l'ensemble baroque Le Mercure Galant, sous la direction de Florian Heyerick, *Eglise Saint-François de Sales*.
- 2 juin, 20h30 : **Le paradis perdu**, la monodie médiévale juive, arabo-andalouse et chrétienne, en Espagne du XIII^e au XVI^e siècle, par l'ensemble Hespèrion XXI, sous la direction de Jordi Savall, *Eglise Saint-François de Sales*
- 3 juin, 21h : **Thomas More** de Jean Anouilh, mise en scène de Jean Davy, *Salle des fêtes de Thônex*

Programme complet : Festival Agapé,

☎ 022 708 10 00, fax 022 708 10 01.

Parking conseillé : Plainpalais

tant de mariages sacramentels ayant connu l'échec soient livrés aux tribunaux ecclésiastiques, afin de déceler (éventuellement de déclarer) la nullité initiale de ces mariages. Cet énorme développement que connaît la procédure de recours à la déclaration de nullité des mariages doit le plus gros de son succès à l'absence de toute autre solution. Il serait envisageable, par exemple, de concevoir une discipline qui admettrait, à la suite de l'échec irréversible d'un couple marié de façon sacramentelle, la possibilité canonique d'une autre vie matrimoniale digne de ce nom, même si on la situait en dehors du champ strict de la «sacramentalité» ecclésiale.

L'Orient chrétien aurait beaucoup à nous apprendre à ce propos. Parce que tout est bouché en aval du consentement matrimonial, le canoniste remonte vers l'amont, contrairement aux autres législations qui ne se focalisent guère sur le passé mais envisagent des solutions viables sur la plan matrimonial pour le présent et le futur.

C'est souvent après le divorce civil et dans l'éventualité d'un nouveau mariage religieux qu'on s'adresse aux tribunaux ecclésiastiques (officialités), afin de se faire démarier, selon une expression inexacte canoniquement mais vraie psychologiquement et socialement. Ceux et celles qui perçoivent plus nettement la notion canonique de reconnaissance de nullité et sa possible efficacité pour leur cas personnel refusent parfois, et de plus en plus, d'entreprendre cette démarche. A tort ou à raison, ils craignent que cette déclaration n'efface le positif de leur vécu de jadis, comme si on en déclarait nulle la densité, enfants y compris ! Par ailleurs, comme de nombreuses causes sont introduites et plaidées par le biais des failles du consentement conjugal ou de l'immaturité psycho-affective, certains craignent que cela remue trop fortement un passé aussi intime que douloureux, à travers des procé-

dures fréquemment ressenties comme indiscretes et inquisitoriales.

Que rêver pour demain ? Personnellement, je souhaite un effacement partiel du recours judiciaire au bénéfice d'une prise en charge de type pastoral, en vue de solutions saines, adaptées et diversifiées. Il est urgent aussi de mettre en place des cellules d'aide, animées par un personnel compétent en sciences humaines et religieuses.

Quelles que soient nos solutions pastorales, il nous faut bien constater que pour bon nombre de nos contemporains, l'authenticité de la vie du couple prime sur sa légitimité civile et ecclésiale. Le temps semble révolu où l'on entrait en mariage comme en religion : sans en discuter le caractère institutionnel. Aujourd'hui, comme beaucoup d'autres, l'institution matrimoniale a perdu une bonne part de sa crédibilité. Peut-être parce que, trop systématiquement, nos devanciers ont sacrifié le bonheur des personnes à la maintenance de l'institution conjugale, oubliant l'avertissement de Jésus à propos des rapports réciproques de l'homme et du sabbat. La sagesse nous invite à considérer l'amour et l'institution non plus comme des forces rivales, mais comme des richesses conjointes, travaillant en complémentarité.

M. L.

Du même auteur

Questions autour du mariage. Permanence et mutations, du Salvator, Mulhouse 1983, 160 p.

Aujourd'hui le mariage ?, Mame, Paris 1988, 64 p.

Les personnes divorcées remariées, Centurion, Paris 1994, 268 p.

¹ Dans un deuxième article, à paraître en juin, Michel Legrain développe les questions pastorales liées au mariage chrétien.

² Intervention au Congrès théologique de Yaoundé, 4-11 avril 1984, cf. *Documentation catholique*, 2 sept. 1984, pp. 870-874.

Ils choisiront plus tard ou le succès d'une illusion

par Claude DUCARROZ, prêtre, Vevey

La part des personnes déclarant n'appartenir à aucune communauté religieuse a explosé en 20 ans, passant de 1% en 1970, à 3,8% en 1980 et à 7,4% en 1990 (selon les recensements fédéraux). Cela ne signifie pas pour autant que ces personnes aient coupé tout lien avec la religion (selon les cantons, la question fiscale peut jouer un rôle...). Ainsi, même ceux qui ont quitté l'Eglise tiennent parfois à faire bénir leur mariage ou à baptiser leurs enfants, comme l'a montré un sondage réalisé en 1990 dans le cadre de l'enquête sur le «pluralisme culturel et l'identité religieuse». Au premier abord, cela semble s'arrêter là : malgré l'engagement pris lors du baptême de leur enfant, de nombreux parents refusent de leur offrir une éducation religieuse, au nom de la liberté de conscience. Une illusion qui déresponsabilise.

Jusqu'à maintenant, tout s'est passé comme sur des roulettes. *La communauté sacramentelle de vie et d'amour*, autrement dit le sacrement : pas de problème. On est venu rencontrer un prêtre parce qu'on veut se marier à l'église. Et puis, au civil, c'est purement administratif et tellement froid ! La fidélité ? Ça va de soi, sinon on ne se marierait pas. Petit clin d'œil réciproque et significatif. *Une union qui dure jusqu'à la mort ?* Aucune hésitation. Ils savent bien qu'il y a beaucoup de divorces, y compris parmi leurs amis. Mais ça n'arrivera pas chez eux. Ils s'aiment tellement ! Avoir des enfants ? Evidemment. D'ailleurs, certains l'avouent : c'est parce qu'ils sont décidés de fonder une vraie famille avec des enfants qu'ils veulent passer maintenant de la cohabitation au mariage. Reste l'engagement de *donner à leurs enfants une éducation chrétienne*. C'est justement là que ça coince.

Réponses entendues : *Nous ne voulons pas les influencer sur ce terrain... ils choisi-*

ront eux-mêmes quand ils seront grands... c'est leur affaire, pas la nôtre. Ainsi donc, ces (futurs) parents s'apprêtent à donner ou plutôt à imposer la vie à des enfants ; ils vont inévitablement leur transmettre - sans les consulter - leur culture, leur milieu social, leur style de vie, leurs valeurs morales, en un mot toute une éducation... mais ils estiment que la religion ne doit pas faire partie de ce paquet-cadeau. La foi, l'Eglise, c'est éminemment personnel. Pas d'ingérence dans les consciences. Les enfants choisiront ce qu'ils voudront, le moment venu. On les respectera, c'est tout.

Pas de panique ! Il y a quelque chose à lire ou à entendre derrière de telles réactions. Parfois, ces jeunes adultes ont souffert du zèle autoritaire de leurs parents ou de certains hommes ou femmes d'Eglise. Ils ont ressenti la religion comme une obligation pesante. Le plus souvent, ils se présentent au prêtre comme des «croyants non-pratiquants», entendez des chrétiens qui ont encore quelques convictions inté-

rieures mais ont coupé les liens avec l'Eglise. C'était pour eux une œuvre de libération au moment des grandes émancipations ; ils ont aussi secoué le joug religieux.

Et pourtant, ils reviennent à l'église pour se marier en raison d'un mélange complexe de plusieurs paramètres. Il y a quelques bons souvenirs, malgré tout. Certaines convictions, plus déistes que christiques, sont encore opérationnelles. Et puis, il y a les traditions familiales, la magie d'une belle cérémonie, l'occasion de rassembler parents et amis. C'est un peu tout ça, le mariage à l'église. Dont acte.

Une grave question demeure : quelle idée se font-ils de la religion dans leur vie s'il faut, en quelque sorte, préserver leurs (futurs) enfants de ses influences, comme si la foi était une mauvaise grippe dont il convient de fuir le virus ? Qu'est-ce que l'Évangile, par essence libérateur et porteur de salut, s'ils se garderont bien de le révéler à leurs propres enfants par crainte de blesser leur conscience en leur découvrant ses mystères et ses promesses ? Et quelle image ont-ils de l'Eglise si celle-ci - qui doit évidemment continuer de célébrer de beaux mariages et d'émouvantes funérailles - ne peut plus intervenir dans l'existence des enfants au moment même où ils font leur apprentissage de vie ? Le Christ est-il un ami qu'il fait bon fréquenter et faire connaître à ses rejetons en vue de leur bonheur, ou est-il une sorte de père fouettard dont l'arrivée n'annonce rien de bon, sinon l'oppression dogmatique et le moralisme culpabilisant ? Eduquer chrétiennement, serait-ce enfermer ses enfants dans une cage religieuse dont on a perdu la clef ?

La préparation au mariage est souvent l'occasion pour les fiancés de passer d'une religion à une autre. Ils soldent une idéologie qui traîne des relents de pratiques forcées, pour initier une foi de recommençants. Ils redécouvrent, étonnés et parfois émerveillés, des sources nouvelles dans la

fontaine de l'Évangile qui coule encore au cœur de l'Eglise longtemps désertée.

Il faut d'abord distinguer - sans les séparer - le baptême et l'éducation chrétienne. Il est de plus en plus acquis, même chez nous aujourd'hui, que le baptême peut intervenir à tout âge,¹ même si notre Eglise continue d'obliger les parents à faire baptiser leurs enfants *dès les premières semaines* (cf. Code de droit canonique, n° 867). N'y a-t-il pas quelque chose de grand et de beau dans la démarche libre d'un adolescent ou d'un jeune qui demande le baptême ? Mais il y a aussi de la beauté et de la grandeur chez les parents chrétiens qui portent leurs enfants à la fontaine baptismale pour les insérer au plus tôt dans l'Eglise, famille de Dieu et corps du Christ.

Un jardin à entretenir

Là où il y a illusion et mauvais service, c'est dans l'idée qu'un enfant, pour qu'il soit respecté dans sa conscience et sa liberté, ne doit rencontrer aucun témoin de la foi qui puisse l'évangéliser. Nos enfants s'ébattent dans une société où se croisent et se mélangent de multiples idéologies et religions. Ils ne grandissent pas sous une cloche à fromage ni dans une chambre aseptique, vierges de toute influence. D'ailleurs, leur simple humanité suffit pour qu'ils se posent, peu à peu, une foule de questions de plus en plus existentielles : qu'est-ce que vivre, aimer, enfanter, travailler, souffrir, mourir ? Finalement : qui suis-je, petit d'homme immergé et souvent perdu en ce vaste monde pas toujours drôle, en cette histoire où le tragique et le comique se mêlent pour constituer nos drames ?

Si leurs parents démissionnent de leurs responsabilités sur ce point, s'ils ne leur apportent aucune réponse en les renvoyant aux seules lumières de leur conscience en herbe, ils les condamnent à errer longtemps dans un labyrinthe d'interrogations



Petit d'homme perdu en ce vaste monde.

qui peuvent aboutir au désespoir existentiel. Pire encore, ils les préparent à devenir des proies de premier choix pour la prochaine secte qui ne manquera pas de les endoctriner à défaut de les évangéliser.

Nous savons tous, par expérience, qu'un jardin en friche ne reste pas longtemps sans végétation. Les mauvaises herbes s'implantent là où les bonnes ont quitté le terrain. Elémentaire ! Je suis persuadé que la pratique du domaine religieux laissé en jachère est une catastrophe pour les enfants et les jeunes de demain, même si c'est sous la justification du respect de la liberté de conscience.

Des parents, tant soit peu chrétiens, ont expérimenté pour l'essentiel combien l'Évangile aide à vivre en hommes et femmes debout. Tout en étant critiques parfois, ils savent que l'Église est indispensable à la pérennité de cet Évangile dans le monde. Qui d'autre qu'elle peut et doit transmettre cette bonne nouvelle aux générations futures, malgré toutes les imperfections de ses membres ou de ses dirigeants ?

Si je crois à l'utilité de l'Église, si je suis persuadé que l'Évangile est chaude lumière divine sur nos routes humaines, je n'aurai aucun scrupule à faire découvrir l'une et

l'autre aux enfants qui me sont confiés. Cette responsabilité d'évangélisation dès la tendre enfance - et quel que soit l'âge choisi pour le baptême - est une joie profonde pour les parents. Ils accompliront leur devoir avec tendresse et délicatesse, sans oublier le respect pour la liberté de la personne au fur et à mesure que l'enfant grandit. Bien sûr, le jeune redécidera un jour par lui-même, mais ce sera en connaissance de cause. Le risque d'un autre choix que celui de la foi chrétienne existe toujours. C'est la marque de la liberté. Du moins aura-t-il fréquenté très tôt cet ami des enfants qui leur veut le meilleur bien, Jésus de Nazareth. N'allons pas les priver d'une telle rencontre avec Celui qui est, pour eux comme pour nous, *chemin, vérité et vie*.

Cl. D.

¹ Dans le diocèse de Lausanne, Genève et Fribourg, de 1990 à 1998, 1 111 personnes sont entrées dans l'Église catholique comme enfants en âge de scolarité, jeunes ou adultes, la plupart en recevant le baptême, ce qui représente une moyenne de 123 personnes par année.

L'antijudaïsme du Nouveau Testament

par Joseph HUG

Les images poignantes du pape Jean Paul II à Jérusalem, au mémorial de Yad Vashem et plus encore au Mur des Lamentations, permettent de mesurer le chemin parcouru en une ou deux générations entre chrétiens et juifs. Déjà le geste de Jean XXIII ordonnant, en 1960, d'ôter de la liturgie du Vendredi Saint un terme désuet, offensant pour les juifs, puis, plus encore, le texte du concile Vatican II, en 1965, soulignant que «tous les juifs» ne sont pas responsables de la mort de Jésus, ont ouvert à un nouveau type de relations entre le judaïsme et l'Eglise catholique. En même temps, de nombreux historiens d'origine chrétienne ont montré que, très tôt, dès les III^e et IV^e siècles, des hommes d'Eglise et de gouvernement ont divulgué un enseignement du mépris à l'égard du judaïsme, favorisant ainsi, à certaines époques, des mesures vexatoires et des crimes très nombreux. Mais revoir l'histoire chrétienne et la tradition ne suffit pas. Il faut remonter en amont. Depuis une dizaine d'années, les exégètes chrétiens «revisitent» aussi sous cet angle les assises mêmes de la «maison chrétienne», à savoir le Nouveau Testament.

En 1996, les éditions Labor et Fides, sous la direction de Daniel Marguerat, ont publié un important dossier intitulé, *Le déchirement, Juifs et chrétiens au I^{er} siècle*.¹ En 1999, les *Cahiers Evangile* ont consacré un numéro sur le sujet.² Plus récemment, au début janvier 2000, l'Université catholique de Louvain a organisé un symposium sur l'Evangile de Jean et le judaïsme.

A la question brutalement posée, le Nouveau Testament est-il anti-Juifs ? il est évident que la réponse ne saurait se borner à oui ou non, écrit Philippe Gruson, dans l'introduction du dossier des Cahiers Evangile. D'abord, parce que l'histoire des débuts du christianisme est très complexe et nous échappe en partie. Le N.T. reflète au moins une dizaine de traditions différentes, les unes en milieux juifs, et d'autres en milieux païens. Par ailleurs, une ou deux

générations séparent le temps de Jésus de la rédaction des écrits chrétiens. Or, c'est précisément à ce moment que l'histoire du judaïsme est marquée par la destruction du Temple de Jérusalem par les Romains.

Ouvrons le dossier dans un ordre chronologique. Paul d'abord. Il est juif, du courant pharisien, très attaché à son peuple et à la Loi. On pourrait croire que sa «conversion» lui a fait remettre en cause l'élection d'Israël et son rôle primordial dans l'histoire du salut. Ce n'est pas aussi simple, estime Michel Trimaille. Dans sa première lettre à l'adresse des Thessaloniens, écrite en 49, Paul reproche aux Juifs *d'avoir tué le Seigneur Jésus et les prophètes* et d'avoir persécuté les apôtres. De ce fait, les Juifs *ne plaisent pas à Dieu et sont ennemis de tous les hommes... Ils remplissent complètement la mesure de*

leurs péchés et la colère (de Dieu) les a atteints définitivement (1Th 2,15 s.). Il y a ici, au moment où Paul attend le retour du Seigneur comme imminent, le cri passionné d'un Juif qui voit compromis par d'autres Juifs le dessein de Dieu et une œuvre à laquelle il s'est donné corps et âme, explique Michel Trimaille.

Mais dans la lettre aux Romains, composée quatre à cinq ans plus tard, Paul montre à quel point la relation à son peuple, Israël, le taraude. Le «coup de gueule» de la première lettre a fait place à une synthèse infiniment plus nuancée : *Ce qui est arrivé à une partie de ce peuple - endurcissement, infidélité - est de l'ordre du provisoire, mais fait néanmoins partie intégrante de la trajectoire du salut universel... Israël demeure toujours à l'intérieur du salut en la personne de Jésus-Christ.* Le «reste», c'est-à-dire la petite partie du peuple d'Israël qui a cru au Christ, a lui aussi une existence provisoire ; il appelle la nouvelle greffe qui reconstituera «tout Israël», le peuple de l'alliance en sa totalité.

Malheureusement, la pensée de Paul, celle du *mystère d'Israël*, se perd ensuite au II^e siècle, comme si les communautés pauliniennes avaient alors peu d'influence. Quand Tertullien, par exemple, relit la lettre aux Romains, il ne retient jamais le *mystère d'Israël*, observe Lucile Villey.

La violence de Matthieu

Venons-en maintenant aux pièces majeures du dossier : les récits évangéliques de la Passion et, plus largement, les quatre Evangiles et les Actes des Apôtres. Il est incontestable que la polémique anti-juive et les reproches massifs à l'encontre des Juifs sont bien présents dans les récits évangéliques de la Passion et vont s'accroître de Marc à Matthieu. Ce dernier n'attribue plus seulement à la «foule» présente au procès de réclamer la crucifixion de Jésus. Selon lui,

c'est la nation israélite, *tout le peuple*, qui déclare : *Son sang soit (on peut aussi traduire : est) sur nous et sur nos enfants (27,25).* Cette auto-malédiction - souvent invoquée au long de l'histoire pour justifier les malheurs du peuple juif - n'a selon toute vraisemblance jamais été prononcée, estime Simon Légasse. Elle est un produit de la polémique et sert, sous la plume de l'évangéliste, à faire de la guerre juive, perdue contre les Romains, et de la ruine de Jérusalem et du Temple, le châtiment des Juifs inculpés collectivement du meurtre du Messie.³

Néanmoins, selon le même auteur, la polémique anti-juive dans les récits du procès de Jésus n'est pas purement arbitraire car elle possède des bases historiques. Sans aucun doute, l'élimination de Jésus est partie d'une initiative des dirigeants juifs de Jérusalem. Dans l'Evangile de Marc, le plus ancien, ce sont les chefs qui sont responsables de tout, la foule est simplement manipulée. Mais il est difficile d'admettre qu'elle ait été, à ce stade, favorable à Jésus, à ses idées, à son mouvement. En ce sens, tout en étant schématisée à l'extrême et donc discutable, l'attribution de la mort de Jésus aux habitants juifs de Jérusalem n'est pas dénuée de fondement.

Mais il nous faut revenir aux trois Evangiles de Matthieu, de Jean et à l'œuvre de Luc dans leur ensemble. Constatation étonnante, Matthieu est à la fois le plus juif et le plus anti-Juif des Evangiles. Aucun Evangile ne dit plus fortement l'attachement de Jésus à son peuple, Israël, et à ses Ecritures, à sa Loi. Mais aussi, aucun écrit du Nouveau Testament ne se prononce avec autant de sévérité sur le destin du judaïsme, observe Daniel Marguerat.

Le plus juif des Evangiles, car Jésus enjoint aux disciples : *Ne prenez pas le chemin des païens et n'entrez pas dans une ville des Samaritains ; allez plutôt vers les brebis perdues de la maison d'Israël (10,5-6).* Le Maître et ses disciples se consacreront exclusivement au peuple choisi. Le nom même de

Jésus est expliqué : *Le Seigneur est celui qui sauve son peuple, c'est-à-dire, le peuple de Jésus, Israël (1,21)*. Le cadre même des débats de Jésus avec les pharisiens se limite à l'horizon d'Israël. Il ne sera franchi qu'au terme de l'Évangile, lorsque le Ressuscité enverra ses disciples enseigner *toutes les nations*, c'est-à-dire Juifs et non-Juifs (28,19). Selon Matthieu, Jésus est destiné à Israël et ne parle qu'à lui ; il ne guérit, sauf exception, qu'à l'intérieur des frontières, et sa compréhension de la condition humaine dépend de la Loi d'Israël, remarque encore Daniel Marguerat.

Mais en même temps, presque d'un bout à l'autre, Matthieu construit un front du refus face à Israël. D'emblée, dans les récits de l'enfance de Jésus, l'évangéliste oppose les rois mages, figures des païens, qui trouvent le Messie et l'accueillent, au roi Hérode et à ses conseillers qui ne connaissent même pas les Écritures et complotent ensuite contre le Messie enfant (2,1-12). Dès le début de l'activité publique de Jésus, Jean le Baptiste, s'adressant aux foules juives, leur déclare : *Engance de vipères, qui vous a montré le moyen d'échapper à la colère qui vient ? Produisez donc du fruit qui témoigne de votre conversion ; et ne vous avisez pas de dire en vous-mêmes : «Nous avons pour père Abraham». Car je vous le dis, des pierres que voici, Dieu peut susciter des enfants à Abraham (3,7-9)*. Et les foules juives, contrairement aux disciples, *regardent sans regarder, entendent sans entendre ni comprendre (13,14)*. Le Royaume leur sera enlevé et *il sera donné à un peuple qui en produira les fruits*, selon la phrase qui conclut la parabole des vignerons révoltés (21,43).

On a souvent invoqué des circonstances atténuantes pour décharger Matthieu. Une situation historique de faiblesse expliquerait la violence théologique. Par ailleurs, l'ouverture universelle de la mission expliquerait cette même violence, comme contre-coup. On a aussi fait remarquer, ce qui me

paraît juste, que Matthieu sait retourner le jugement tranchant à l'égard des pharisiens contre sa propre communauté, l'Église. Plus profondément, le versant négatif du premier Évangile face à Israël se comprend si l'on considère le moment historique.

Contexte historique

Vers 70, deux courants du judaïsme ancien - qui recoupe pour nous à peu près l'Ancien Testament - sont aux prises : le judaïsme de Matthieu, attaché à la foi au Messie Jésus, et le judaïsme pharisien, dominé progressivement par la figure des rabbis. Chacun des deux revendique l'héritage de l'histoire de la Promesse. Et la ligne de rupture entre Matthieu et l'autre judaïsme passe par le Christ. Ainsi donc, lorsque le Jésus de Matthieu vitupère contre scribes et pharisiens, il s'agit d'une controverse interne au judaïsme. Certains textes de Qumrân, où le Maître de justice tonne contre ses adversaires, ne sont pas moins violents que les invectives de Jésus au chapitre 23. *Qui songerait à taxer Qumrân d'antijudaïsme*, remarque Daniel Marguerat.

Si l'on veut évaluer correctement la portée des arguments de Matthieu et éviter les anachronismes, il est indispensable de replacer le premier Évangile dans l'époque où il fut produit. Est-il juste d'imputer à l'évangéliste Matthieu la responsabilité de l'usage plus tardif de certaines parties de son œuvre aux fins de discrimination des Juifs ?

L'œuvre de Luc - le troisième Évangile et les Actes des Apôtres - témoigne d'une perception plus nuancée du rapport Juifs-chrétiens. Composé également dans les années 70-80, Luc ne coupe pas le lien avec Israël. Il cherche plutôt à concilier et à tout préserver à la fois : l'universalisme, soutenu par le système impérial romain, et le particularisme juif. Fils spirituel de Paul, Luc souligne la continuité de l'alliance divine avec son peuple. Il fait dire par exemple à



L'Eglise, allégorie du christianisme, et la Synagogue, allégorie de l'Ancien Testament (XIII^e siècle, Strasbourg).

Jacques, le chef de la communauté de Jérusalem : *Pierre vient de nous rappeler comment Dieu... eut soin de prendre parmi les nations un peuple à son nom* (Ac 15,14). Il y a là la reconnaissance d'un «statut d'association» pour les païens, à l'intérieur du seul peuple à son nom, Israël. Continuité et distinction. Le Livre des Actes ne s'achève pas sur une logique de fermeture. Il se termine par la scène de Paul à Rome, dont la maison est ouverte à tous ceux qui venaient le trouver, Juifs et non-Juifs.

L'Evangile de Jean, dont la rédaction finale est généralement fixée à la fin du I^{er} siècle, soit trois générations après la mort de Jésus, est sans doute celui qui, avec Matthieu, semble le plus marqué d'antijudaïsme. On y trouve même cette affirmation à l'égard des Juifs, mise dans la bouche de Jésus : *Si Dieu était votre Père, vous m'auriez aimé... Votre père, c'est le*

diable (8,44). Mais l'Evangile de Jean montre aussi Jésus déclarant à la Samaritaine, *car le salut vient des Juifs* (4,22). Ce verset a beaucoup gêné les commentateurs qui souvent, dès le II^e siècle, ont cherché à réduire ou à minimiser sa portée, voire même à le supprimer.⁴

Les 71 passages johanniques se référant aux Juifs renvoient à une grande diversité de sens possibles. En premier lieu, un sens ethnique et historique, «les Juifs» opposés aux «non-Juifs», sans connotation négative mais parfois avec une distance perceptible. Ailleurs, «les Juifs» sont les incroyants ; ailleurs encore, «les Juifs» représentent la catégorie des adversaires résolus de Jésus. Comme en un crescendo, vers la fin du récit évangélique avant la Passion, «les Juifs» sont devenus symbole d'incroyance.

Il faut se remémorer, pour comprendre le langage de Jean, l'histoire du temps qui fut

celui de la rupture entre judéo-chrétiens et Juifs. Elle s'est produite dans les années 80/90, comme en témoigne un passage du récit de la guérison de l'aveugle de naissance. Ses parents refusent de se compromettre en faveur de leur fils : *Ses parents dirent cela parce qu'ils avaient peur des Juifs ; car déjà les Juifs étaient convenus que si quelqu'un reconnaissait Jésus pour le Christ, il serait exclu de la synagogue* (9,22). Il semble que l'expulsion officielle de la communauté juive n'ait pas été appliquée avant que le judaïsme pharisien se soit doté de règles précises d'appartenance au peuple juif, durant l'assemblée de Jamnia. C'est alors seulement que, vers 80/90, les chrétiens ont été exclus de la synagogue. On en a confirmation par un texte issu de cette assemblée, la prière juive Shemoné-esré, dont une des malédictions vise les Notzrim, (les Juifs qui ont suivi Jésus de Nazareth), *qu'ils disparaissent en un clin d'œil ; qu'ils soient effacés du Livre des vivants.*

Image d'une rupture

C'est ainsi que l'écriture de l'Évangile, à travers le terme «les Juifs», a gardé la trace de la rupture en train de se faire entre deux groupes, l'un et l'autre issus du judaïsme ancien. «Les Juifs» deviennent une entité en soi, *une catégorie de l'incroyance, face au groupe des disciples qui se reconnaît de plus en plus dans la figure de Jésus, fondateur du mouvement «chrétien», et de moins en moins dans le judaïsme survivant de la guerre contre les Romains. Ce processus est sans doute simplificateur mais renvoie à un moment précis de l'histoire, à la fin du I^{er} siècle,* écrit Alain Marchadour.⁵

En guise de conclusion, j'aimerais souligner que :

- il y a nécessité d'une lecture historique des textes évangéliques où la polémi-

que anti-juive est présente, car une lecture naïve, au premier degré, peut être dangereuse ;

- il y a également nécessité pastorale d'un commentaire explicatif, ce qui représente un immense défi pour la prédication des Églises et dans les églises, notamment au niveau de la formation biblique et théologique des ministres de la Parole ;
- il faut que les chrétiens assument leurs textes fondateurs, sans les édulcorer, en sachant - dans la mesure du possible - d'où viennent les conflits dont les textes portent les traces ;
- sans rien renier de notre propre relation à Jésus-Christ, il faut comprendre les défis que les textes lancent aujourd'hui dans notre relation au judaïsme. Nous ne sommes plus à l'époque violente des conflits entre Juifs et judéo-chrétiens. Notre lecture des Évangiles, sources de vie, doit rendre Jésus et son esprit présents dans la vie de chacun et dans le monde.

Toute autre orientation, en particulier si elle est porteuse de haine et de préjugés contre les Juifs, serait une violence faite à l'Évangile.

J. H.

¹ Voir **choisir**, n° 443, pp. 34-35.

² Simon Légasse, Alain Marchadour, Daniel Marguerat, Michel Trimaille, Lucile Villey, *Cahiers Évangile*, n° 108, Service biblique Évangile et vie, Cerf, Paris 1999.

³ idem, p. 12.

⁴ En 1936, un évêque luthérien allemand édite l'Évangile de Jean sans ce verset, et en 1939, le ministère des cultes obtient de l'Église du Land de Bade la suppression de ce verset dans un livre de lecture biblique.

⁵ *Cahiers Évangile* n° 108, p. 45.

René Leyvraz (1898-1973) : entre autorité et liberté

par Françoise LARDERAZ, Genève*

En juin 1988, *choisir* publiait un article de Charles-F. Pochon, sous le titre «Découvrir René Leyvraz» dans ce qui fut particulièrement sa période socialiste. Puis, en juillet/août de la même année, un écrit de Pierre Dufresne, intitulé «Les combats d'un humaniste chrétien», retraçait les luttes du journaliste converti au catholicisme. L'article d'aujourd'hui dévoile une autre facette de R. Leyvraz. D'une manière paradoxale, qu'il convient de saluer, cet éditorialiste tant apprécié est parvenu à unifier des éléments aussi contradictoires que sont la droite et la gauche, l'autorité et la liberté, la polémique sur les idées et le respect de l'homme, ainsi que la fidélité et la créativité.

Enfant d'une pauvre famille paysanne vaudoise, René Leyvraz se voue, dès son adolescence, au socialisme sous l'influence d'Auguste Forel. Renvoyé de l'École normale à cause de cette option politique, il est engagé en 1919 au *Droit du Peuple*, quotidien dirigé par Charles Naine. Même s'il se déclare «athée», le jeune militant reste attaché à la figure révolutionnaire du Christ, raison pour laquelle il ne manquera pas de polémiquer avec ces Eglises qui, *par malheur, se réclament du Galiléen*.¹ Cependant, Leyvraz découvre bientôt avec amertume l'incapacité du socialisme à répondre aux questions existentielles qui le hantent. Renvoyé du journal, il part pour la Turquie, exil au travers duquel il expérimente son attachement à sa terre natale et des liens insoupçonnés avec le christianisme. En proie à une profonde quête mystique, il se convertit alors au catholicisme.

Revenu en Suisse en 1923, il devient rédacteur en chef du *Courrier de Genève*. Bientôt engagé dans le Parti indépendant et les syndicats chrétiens-sociaux, Leyvraz - qui

prône l'application de la doctrine sociale de l'Eglise et l'instauration du corporatisme - devient, par ses éditoriaux très prisés, le maître à penser de plusieurs générations. Une part importante de son combat réside dans la défense des pauvres et du monde ouvrier, cette classe que l'Eglise a perdue au XIX^e siècle à cause d'une bourgeoisie vertueuse plutôt encline à exercer une charité paternaliste qu'à faire régner la justice.

En 1935, le rédacteur en chef est dégoûté par «l'affairisme» qui envahit son journal : des articles de doctrine sont sacrifiés pour faire place à la publicité. Il est en outre pris en tenailles entre Mgr Besson et les chrétiens-sociaux qui entendent militer sans obéir aux injonctions de prudence de l'évêque. La *distinction des plans*, définie à Genève par l'abbé Journet, a placé, d'une part, *Le Courrier de Genève* dans une ligne d'Action catholique

* Françoise Larderaz est l'auteur d'une thèse d'histoire, datée de novembre 1999 et intitulée : *René Leyvraz (1898-1973). Portrait et combats d'un journaliste catholique engagé*, 815 p.

et, par conséquent, sous l'autorité épiscopale. D'autre part, il a été théoriquement établi que la politique et le syndicalisme ne dépendaient pas de la hiérarchie. Optant pour une plus grande indépendance, Leyvraz quitte le «journal de l'évêque» et s'engage à la *Liberté syndicale* afin de rapprocher du Christ le peuple des travailleurs. Pourtant, il quitte en 1940 la feuille syndicale à cause du manque d'ouverture de certains dirigeants, fixés sur un corporatisme étriqué que Leyvraz voudrait remplacer par la Communauté professionnelle à laquelle plusieurs partis adhèrent. Il exercera alors jusqu'en 1945 à *L'Echo Illustré* et à *La Liberté* de Fribourg.

L'accession de François Charrière à l'épiscopat ramène Leyvraz au *Courrier de Genève*. Il y dénonce, entre autres, la montée de l'existentialisme, de la société de consommation, d'une science qui n'est plus à la taille de l'homme et de la déchristianisation. Mais ses éditoriaux virulents contre les affairistes, le libéralisme économique, certaines autorités du pays et l'armement nucléaire l'éloigneront de l'évêque, du parti et des administrateurs du journal.

Les articles du rédacteur en chef - sur lesquels de nombreuses familles catholiques se jettent dès l'arrivée du journal à la maison - démontrent toute la difficulté que rencontre un éditorialiste à traiter de l'actualité sans disposer du recul historique. Le XX^e siècle est jalonné d'étiquetages : les palmes sont décernées à la droite, puis à la gauche. En ce qui le concerne, Leyvraz reste un homme du «juste milieu», attitude qu'il a défendue dès ses 17 ans. Non pas un juste milieu synonyme de tiédeur, de retenue ou de couardise mais qui démontre, au contraire, une ouverture à toute lutte courageuse (d'où qu'elle vienne), inscrite sous le signe de la vérité et de la justice.



René Leyvraz

Cette conception est exprimée très clairement par Leyvraz qui se déclarera lui-même comme étant *politiquement de droite et socialement de gauche, et même d'extrême gauche, étatisme exclu*.² Le journaliste a témoigné d'une indéniable capacité à nuancer ses analyses. Oui, il faut lutter contre le capitalisme, mais cela ne signifie nullement qu'une concertation entre patronat et ouvriers soit impensable. Non, il ne faut pas tomber dans les pièges tendus par les communistes : pourtant, si ces hommes proposent des solutions inscrites dans une ligne de justice, il n'y a aucune raison de les rejeter.

La recherche d'une autorité se décèle chez Leyvraz dès 14 ans, lorsqu'il abandonne son protestantisme auquel il reproche un manque de doctrine *cohérente et solide*.

A partir de là, sa vie sera jalonnée d'un besoin impérieux : suivre des maîtres qui le guideront et lui permettront de forger ses propres certitudes, en fonction des événements et des courants de pensée qui imprègnent les choix idéologiques et culturels d'une époque déchirée entre le désir d'une révolution et un retour à la tradition. C'est ainsi que Forel et Naine dans sa période socialiste, puis Foerster, Bloy, Péguy, Henri Berra, Gonzague de Reynold et le Père Lebreton lui donneront l'énergie nécessaire pour lutter et s'engager en fonction de son évolution personnelle et de celle des événements. Toutefois, si Leyvraz est toujours à la recherche de guides, il rejette en revanche clairement ces intellectuels qui ne se déplacent que *dans les nuées* et ne militent pas sur le terrain.

Autre autorité, celle des encycliques, sous laquelle il se place avec une certaine liberté puisqu'il en extrait les idées-forces qui correspondent à ses luttes : instaurer une voie faisant échec au capitalisme et au communisme, ramener la paix et mettre fin au danger nucléaire. Certaines citations lui permettent de donner une sorte de *nihil obstat* à ses arguments !

Un langage coloré

Cette manière de procéder illustre bien l'attitude adoptée par Leyvraz qui conjugue ces éléments opposés que sont l'autorité et la liberté. Même s'il se place toujours dans le sillage d'une autorité et malgré les multiples assurances qu'il donne aux évêques Besson et Charrière de suivre leurs consignes en fils obéissant, l'éditorialiste ne se laissera jamais ligoter dans son besoin d'autonomie. Il entend conserver sa liberté d'expression, besoin grandissant qui trouvera son apogée lors de l'affaire Paderewski (1949-1952)³ et du problème de l'armement nucléaire en Suisse, événements auxquels les autorités du pays se trouvent liées.

Une liberté d'expression servie par un immense talent de polémiste, dans une époque qui ne connaît pas encore la langue de bois. Le radical Albert Malche traite le rédacteur en chef du *Courrier de Genève* de *furieux, fielleux, censeur, sectaire, moine ligueur, derviche tourneur, buveur de sang d'hérétiques, fanatique de profession, sbire de la Sainte Hermandad, homme déchaîné qui veut la guerre confessionnelle, missionnaire propre à dégoûter les honnêtes gens*. A quoi Leyvraz réplique : *Mon cher confrère, prenez d'abord un grand verre d'eau fraîche, et respirez fortement. A votre âge, il ne faut pas se mettre dans un état pareil. (...) Je n'hésite pas à votre endroit, comme vous le croyez, entre le pal et la roue. J'écarte même le supplice du ricin, car il n'y a pas de chemise noire sous ma veste. Quand je serai dictateur - ce qui ne saurait tarder - je vous ferai vivement administrer un cachet de bromure.*⁴

Le journal communiste *Le Travail* accuse Sieur Leyvraz d'être un renégat et un diviseur de la classe ouvrière. Ceci en réponse à cette apostrophe que l'éditorialiste venait de lancer à Léon Nicole : (...) *aspirant-dictateur [qui] vous pavanez avec vos airs de barricade (...) depuis des années, vous empoisonnez l'atmosphère de Genève parce que vous êtes empoisonné vous-même de haine et de violence. Personne plus que vous n'a contribué à créer dans certains milieux bourgeois une mentalité (...) de lutte des classes. (...) Ce sont vos amis de cœur, M. Nicole, vos très chers complices, ceux dont vous avez absolument besoin pour votre abominable comédie bolchévisante, truffée de calomnies, marinée dans votre bile de Robespierre raté.*⁵

Dans son langage incisif, Leyvraz rejette avec virulence certaines idéologies régnantes. Pourtant, il établit une distinction en redisant fréquemment que ce ne sont pas les hommes qui doivent être jugés mais les idées dont ils sont porteurs. Et bientôt, son évolution l'amènera à prêter une oreille attentive à certaines idées. Ainsi, s'il cri-

tique la pensée du jeune Loys Masson qui, dans son livre *Pour une Eglise*, prône une collaboration sans réserve avec le communisme, Leyvraz estime que cette voix doit être écoutée : *Réduit à ses thèses, l'ouvrage nous paraît paradoxal et faux (...). Prenons-y garde, cependant : cette voix déchirante est une voix catholique, et nous devons l'écouter. Beaucoup de « chrétiens d'habitude » s'en vont mollement à la dérive du siècle ; ils s'éloignent et s'enfoncent sans bruit. (...) Loys Masson, lui, crie dans la maison, casse les carreaux, bouscule le banc d'œuvre et chahute la sacristie (...) Pour un gars qui rue, il y a cent dormeurs sous le toit vénérable, et l'on commence à voir qu'ils sont peut-être plus dangereux dans leur sommeil que les autres par leur turbulence.*⁶

Un christianisme ouvert

Si Leyvraz reste profondément fidèle à l'Eglise et à ses dogmes, il fait donc preuve aussi d'une grande liberté face à certains courants traditionalistes qui imprègnent alors le catholicisme. Dès la fin de la guerre, il plaide pour une ouverture qui refera un christianisme vivant : *S'il convient de se rattacher fortement à la tradition chrétienne qui a mobilisé, durant des siècles, tous ceux qui ont tenté d'instaurer un monde de justice, celle-ci ne doit surtout pas être figée, momifiée. Car « se borner à maintenir » la tradition, c'est la trahir et la tuer. Car elle est comparable à un arbre qui appelle la montée des sèves, faute de quoi il se dessèche et il tombe en poussière.*⁷ Le journaliste invite fréquemment ses lecteurs à garder les traditions, tout en veillant à renouveler sans cesse leurs énergies, leur pouvoir de conquête.

Face au défi de la Main tendue, lancé par le communisme aux chrétiens : *Il ne faut surtout pas continuer à tenir une comptabilité vertueuse, par quoi nous croyons nous*

*trouver chaque jour un peu meilleur ou un peu moins mauvais avec nos sacs de mérites qui crèvent à chaque instant, et cette espèce de ronron pharisaïque qui nous accompagne partout : « Seigneur, je vous remercie de n'être pas comme ceux-là qui ... » Ce qu'attendent le Christ et tes frères, c'est que tu entres, à tous risques, à tous périls, dans cette immense détresse qui crie vers le ciel, qu'enfin rayonne sur ton front cet amour dont tu remâches en vain les mornes litanies. (...) Mieux vaut, mille fois, que tu tombes à t'écorcher les genoux, plutôt que de promener par le monde cette face de momie frigorifiée, cette assurance impavide d'être « dans le bon chemin ». (...) « Oh ! les gueules de la vertu », criait Léon Bloy. Elles ont rebuté, gelé plus d'âmes que toutes les faiblesses, toutes les inconséquences qu'on peut nous reprocher.*⁸

Ces citations et tant d'autres encore, n'illustrent-elles pas la fantastique capacité de mobilisation et la force de la foi qui ont habité - au long d'une carrière journalistique longue de 40 ans - ce brillant éditorialiste que fut René Leyvraz ?

F. L.

¹ *L'œuvre civilisatrice de la doctrine du Christ*, in «Le Droit du Peuple», 19 juin 1919.

² Lettre à Gonzague de Reynold, 28 mai 1949.

³ Du nom du pianiste polonais et chef du gouvernement polonais en exil, dont le secrétaire Sylwin Strakacz aurait détourné l'héritage à sa mort. R. Leyvraz accusa aussi Henry Vallotton, conseiller national radical et diplomate suisse, d'être impliqué dans cette affaire pénale.

⁴ *Une révélation littéraire*, M. Malche, auteur gai, in «Le Courrier de Genève», 1^{er} juillet 1926.

⁵ *En flagrant délit*, in «Le Courrier de Genève», 26 janvier 1928.

⁶ *Pour une Eglise...*, in «La Liberté», 5 juillet 1945.

⁷ *Réflexions sur un Congrès*, in «Le Courrier de Genève», 6 septembre 1949.

⁸ *La révolution de la Croix*, in «Le Courrier de Genève», 1^{er} novembre 1949.

Le temps de l'homme

par Louis TRUFFAUT, Genève*

L'an passé, le magazine «Campus» publiait une interview d'Olivier Fatio, directeur de l'Institut d'histoire de la Réformation de l'Université de Genève.¹ Il y déclarait : «Par le passé, des théologiens ont voulu prouver Dieu à partir du cosmos, et il est tentant aujourd'hui de faire de même à partir du temps. Il faut résister à cette tentation de mettre Dieu dans les zones d'ombre de notre connaissance... D'ailleurs, Kant a très bien montré qu'on ne peut pas passer de la physique à la métaphysique... Le temps et la marche de l'univers ne révèlent pas Dieu... Dieu se donne à connaître par sa révélation... Et en tout cas pas par la nature.» Un avis que ne partage pas Louis Truffaut pour qui, au contraire, la transdisciplinarité entre science et recherche de sens est à explorer, à travers les rapports de l'homme au temps.

L'homme est le résultat ultime d'un long travail cosmique, physique et biologique qui se poursuit depuis quelque 18 milliards d'années, écrivait naguère Claude Tresmontant. Nous avons appris en effet, depuis le début du XX^e siècle, après les travaux de Lemaître et de Gamov, puis grâce à Hubble et à Humason, à Penzias et à Wilson, et à bien d'autres, que l'univers est en régime de formation. Est en cours aussi - nous le savons par Lamarck et Darwin depuis le XIX^e siècle - l'évolution du vivant, ce processus allant des micro-organismes monocellulaires à l'homme, donc du simple au complexe, et qui avance de façon irréversible par communication progressive d'information, par création de nouveaux gènes. La *cosmogénèse*, substituée par Merleau-Ponty à la cosmologie, et la *biogénèse* ont créé un rapport nouveau au temps. Dans le déploiement cosmique, l'homme est arrivé hier : jeunesse et bonheur de l'homme.

Si nous sommes capables de reconstituer au fil des recherches l'histoire du monde physique, nous sommes dans l'impossibilité d'imaginer les avatars de son avenir jusqu'à

sa fin, quoi qu'en ait dit Laplace dans son *Essai sur les probabilités*. La marche du temps suggérée par la science démontre que ce qui est à venir est aventure. Rien n'est joué d'avance dans ce parcours «temporalisé». *Il y a dans le ventre du temps*, disait le Iago de Shakespeare, *bien des événements à naître*. La différence entre les deux grands archétypes du temps qui ont marqué notre Occident - le cycle ou la flèche - éclate : l'errance d'Ulysse n'était qu'apparente puisqu'elle avait comme horizon le retour ; celle d'Abraham était une insécurité radicale, un départ sur appel vers un ailleurs dont il ne sait et ne saura jamais rien.

Le processus globalement ordonné, que nous ont révélé les sciences expérimentales, potentialise le temps, le réenchante. Dans cette perspective, l'homme n'a rien d'un *être-jeté-dans-le-monde* (le fameux *Geworfenheit* de Heidegger !) ou de *l'être-en-trop* de Sartre. Significativement, il n'est pas au

* Professeur honoraire, Louis Truffaut a été président de l'Ecole de traduction et d'interprétariat de Genève.

centre (il n'y a pas de centre dans l'univers depuis Copernic) : le centre de la création est partout et sa circonférence nulle part. Mais il est, au bout du compte, la seule espèce à avoir franchi le seuil de la connaissance réfléchie et donc de la conscience : la seule espèce qui *se sait être* et dont la conscience déborde l'organisme ; de même que la vie, vue dans son déploiement au sein de l'évolution, apparaît dépassée par un principe de créativité constant qui la soutient et la diversifie. L'homme est, comme disaient les anciens Grecs, *zoon logikon*, l'animal qui a le principe du déchiffrement (*logos*). Dans la querelle darwinienne, l'Eglise a toujours soutenu que l'homme était bien une espèce parmi les autres mais pas comme les autres. L'homme est dans la nature, mais il tient son statut de précellence de sa capacité de surnature.

Une espèce à part

Avec l'universalisation par le Christ du message des prophètes d'Israël, l'antique programmation, celle de l'instinct, est dépassée par une nouvelle programmation communiquée à l'intelligence, celle de la conscience étendue au monde entier : obligation est faite à l'homme d'aimer tous ses semblables sans distinction, mais il est concrètement libre de dire oui ou non. L'internationale de la conscience - la conscience des droits imprescriptibles de l'homme dans quelque culture et quelque civilisation que ce soit - n'est-ce pas la grande leçon au cœur de la Révélation ? Si l'on a fait de l'amour de l'autre un commandement, c'est qu'il n'est pas inscrit dans le biologique. Faut-il redire, en passant, les horreurs où nous a conduits la négation de la distinction entre l'espèce humaine - une et indivisible - et les autres, chez les maîtres à penser biologistes de Hitler, dont Haeckel (comparé à Darwin par Changeux, *horresco referens*, dans *L'Homme neuronal*!). Il n'y a

pas de sous-homme (*Untermensch*) ni de surhomme (*Herrenmensch*).

Consécration de l'homme, donc, dans la trajectoire de l'Histoire. Plus on progresse dans la connaissance de l'univers et de l'évolution, plus on est dubitatif quant à l'idée que l'homme ne serait que le caprice d'un hasard cosmique : ou alors il faut définir ce qu'est un hasard durablement fructifiant. Les travaux des deux astrophysiciens Jacques Demaret et Christian Barbier montrent que *si, par hypothèse, vous modifiez l'une des caractéristiques de l'univers, la taille, l'âge, la vitesse d'expansion, la structure du noyau atomique, la masse totale de l'univers, etc., vous découvrez que pour des raisons physiques précises l'apparition de la vie dans l'univers est impossible. L'univers serait donc physiquement pré-adapté depuis ses origines pour permettre la genèse des êtres vivants et pensants.*

Même observation chez l'astrophysicien Trinh Xuan Thuan : *La science moderne a démolé tous les arguments classiques concernant l'existence de Dieu, mais elle s'est rachetée en nous faisant percevoir que le fait même que nous sommes là est extraordinaire : l'univers a été très minutieusement réglé pour permettre notre existence. Que les lois physiques diffèrent un tant soit peu de ce qu'elles sont, et nous ne serons plus là pour en parler ! Ce réglage d'une extrême précision est-il le fait du pur hasard ou résulte-t-il de la volonté d'un être suprême ?*

La révolution hébraïque

Frappé d'une sorte de distraction ontologique, Heidegger affirme dans son *Introduction à la métaphysique* qu'il n'y avait pas de temps lorsqu'il n'y avait pas d'homme. Or, l'espace et le temps commencent avec l'univers et non avec l'homme : lorsque l'univers grandit, l'espace grandit avec lui et le temps l'use à



Le cosmos, porteur du Sens.

proportion. Le temps existe depuis le premier instant dilaté (le temps zéro des physiciens) jusqu'à l'apparition de l'être comprise. L'homme n'est pas là quand le temps commence : il apparaît sur l'axe d'un déploiement de signification, le livre de son histoire commence à la dernière page du dernier chapitre jusqu'ici écrit.

Comment dès lors expliquer la position de Heidegger ? Par son idéalisme idéologique, délibérément coupé des préoccupations et des acquis scientifiques, celui-là même qui a conduit aux philosophies de l'absurde. Significativement, Sartre, impor-

tateur en France de Heidegger, affichera le plus grand mépris pour une analyse philosophique qui partirait de l'expérience objective scientifiquement explorée. Or, il apparaît que le temps n'est pas un au-delà des choses. Pour ne pas vouloir le reconnaître, ou pour l'ignorer tout simplement, certains philosophes encensés aujourd'hui nourrissent leurs discours philosophiques sur le temps de philosophie loin des sciences expérimentales, et, platoniciens impénitents, idolâtrant *leur* temps, un peu comme ces littérateurs qui confondent la glose avec le texte.

Tout le mouvement que nous révèlent les sciences (astrophysique, biologie) nous a ramenés à l'intuition du commencement et de l'échelonnement, dans lesquels ne peut que s'enraciner la philosophie de l'histoire. Nous retrouvons le problème de l'origine et du développement par étapes posé par la révolution hé-

braïque. Sauf à vouloir jouer les nostalgiques de la «réhellénisation» du monde, nous ne pouvons plus continuer à dire que l'univers est éternel dans le passé et dans l'avenir, qu'il est inusable et cyclique, une «série d'éternités», comme le voulait Evola. Les scientifiques ont démontré, par voie de conséquence, que la philosophie idéaliste allemande - celle de Kant en tête - viscéralement antijuïque et obsédée par la lutte contre le concept de Commencement, s'était fourvoyée. Il suffit pour se convaincre de la détestation chez les idéalistes allemands de l'idée de commen-

cement et de fin de l'univers, de relire la conférence faite, en 1933, par Heidegger aux étudiants de Heidelberg, de Fribourg-en-Brisgau et de Tübingen, ou les déclarations de Fichte sur l'idée de création qualifiée par lui d'erreur fondamentale, de fausse métaphysique. Ou encore les pages de Schopenhauer sur la pensée hébraïque, pensée mauvaise. Une ligne de pensée que le nazisme a continuée et monstrueusement exemplifiée. L'holocauste ne fut pas qu'un génocide.

De la physique à la métaphysique

On ne peut déceimment parler de Dieu en dehors du cosmos, ni des hommes en dehors de Dieu et du cosmos, ni du cosmos en dehors de Dieu comme horizon et des hommes comme observateurs. C'est ce que Raimundo Panikkar appelle la *cosmosthéanthropie*. Dès 1907, Bergson, bien seul, qui avait vu l'intérêt philosophique et théologique du second principe de la thermodynamique formulé par Clausius en 1850, invitait dans son *Evolution créatrice* à regarder le réel dans son histoire. Sa démarche est celle d'un veilleur lucide dont le propos a été de rétablir le pont rompu depuis Kant entre la métaphysique et la science, comme il l'a lui-même écrit. Savoir que l'univers tend vers une déperdition progressive (phénomène de *l'entropie*), mais que dans cet univers l'évolution tend, au contraire, vers une complexité toujours plus riche (phénomène de la *néguentropie*), nous interpelle. Cosmogénèse et biogénèse, divergentes dans leur mouvement mais couplées, posent paradoxalement le problème de l'espérance évolutive dans une durée limitée, donc de la finalité. Et donc du Sens dans sa double acception, car la *direction* manifestée dans l'histoire de l'univers et dans l'évolution ne serait-elle pas en même temps *signification* ?

L'univers et la nature dont nous parlons aujourd'hui ne sont pas un donné mais le fruit précaire, sinon provisoire, d'un déploiement qui se poursuit. Un temps sans commencement absolu et sans fin est insignifiant, car le temps intemporel escamote le temps : c'est la finitude qui rend le temps signifiant. Cette marche n'aurait-elle d'autre raison qu'elle-même ?

La foi, réponse à un écho du moi de notre moi, *interior intimo meo*, pour parler comme Augustin, oui, mais ce que nous qualifions d'irrationnel peut être une perception qui n'est pas forcément étrangère au cheminement de la pensée scientifique. La foi peut être aussi un *assentiment* de l'intelligence déchiffreuse (il ne s'agit pas de mettre Dieu dans les zones d'ombre de la connaissance), au moment où l'homme, à un stade de la réflexion, de l'étude ou de la recherche, entrevoit ou découvre un plus haut point d'attache et où, dès lors, il devient autre, au moment où la raison se trouvant portée au-delà du cosmos débouche sur le «transpersonnel». *Intellectus quaerens fidem*, pourrait-on dire, en retournant la très platonicienne proposition d'Anselme.

L'agenouillement des hommes de sciences humaines qu'étaient les mages, tant de fois représenté dans les Nativités, en porte un témoignage emblématique. On objectera que Kant (après Newton : *hypotheses non fingo* !) a très bien montré qu'on ne peut pas passer de la physique à la métaphysique... Mais Max Planck dit le contraire dans un discours de 1941. Le concept de beauté ne s'est-il pas dégagé à partir des choses belles ? Il y a un pouvoir suggestif de l'information non consignée et pourtant réelle. Pourquoi la marche de l'univers et l'apparition de l'homme ne seraient-ils pas la grande leçon de la transcendance ?

Dieu n'est pas un problème qui doit être résolu mais un mystère qui doit être soumis à l'expérience du temps. Tout en maintenant, bien sûr, la distinction entre Dieu

le créateur et la nature, je préfère parier sur la puissance d'une raison humaine *capax Dei*, capable d'apporter l'ordre et la cohérence et d'entrevoir derrière le chaos apparent l'intelligence qui sous-tend. La raison ne peut qu'être bonne quand elle cherche vraiment à comprendre le monde. Une raison qui, de surcroît, met à l'abri du concordisme, tentation infantilissante qui porte à une qualité d'attention de basse altitude, et qui sera un frein à la recherche : le concordisme est une appropriation de l'avenir. La raison - non la *raisonnante*, celle du scientisme, mais la *raisonnable*, celle de l'humilité - ne peut être contraire à la foi, elle ne peut être «*la putain du diable*», pour parler comme Luther.

Relier les connaissances

J'observe que depuis ses débuts, l'Eglise catholique a toujours solennellement affirmé le pouvoir qu'a l'humaine raison d'entrevoir Dieu. A cet égard, l'ignorance des textes et déclarations de l'Eglise chez certains contradicteurs, souvent titrés pourtant, est aussi abyssale qu'affligeante. Qu'on lise la lettre de l'apôtre Paul aux chrétiens de Rome, les écrits des Pères de langue grecque - Clément d'Alexandrie notamment - et ceux de langue latine, ceux des docteurs des XIII^e et XIV^e siècles (Albert le Grand, Thomas d'Aquin, Jean Duns Scot), on y voit que Dieu est connaissable indépendamment de la Révélation, à partir de la Création. Le concile de Trente, en 1547, redit le pouvoir de la raison (position qui se démarque de celle de Luther), le concile du Vatican, en 1870, l'a encore confirmé (position qui se démarque de celle de Kant), la dernière encyclique de Jean Paul II «*Foi et raison*», de 1998, soutient le même parti pris pour la raison (position qui se démarque de l'irrationalisme ambiant).

J'aimerais, pour terminer, faire deux observations. La première porte sur l'im-

portance prise ces trente dernières années par l'histoire des sciences. Il apparaît que cette préoccupation n'est pas un pur souci d'érudition mais un besoin, pour comprendre, d'avoir une mémoire constitutive dans un sillage qui donne un sens aux activités de son domaine. La seconde porte sur le besoin de sens attesté dans nombre d'ouvrages de scientifiques éminents : *Le Tao de la physique* (Fritjof Capra), *Ma Conception du monde, le Véda d'un physicien* (Erwin Schrödinger), *L'Univers aux frontières de la science et de la spiritualité* (Fritjof Capra et David Steindl-Rast), *La Mélodie secrète* (Trinh Xuan Thuan), *L'Evolution a-t-elle un sens ?* (Michael Denton), etc. Ces personnalités reconnues ont osé ouvrir la voie de la transdisciplinarité, relier les connaissances, comparer l'incomparable et poser la question.

Nous sommes invités à lire et à relire l'histoire de l'univers et celle du vivant dans l'esprit du *développement* si cher à John Henry Newman : au fil des connaissances nouvellement acquises, les sens nouveaux éclairent les anciens. Nous faisons la même expérience avec les traductions successives d'une même œuvre : que d'éclairages changent, et parfois radicalement, et pourtant l'auteur et le texte restent les mêmes. Les sens que nous découvrons dans un univers et une évolution scientifiquement explorés réorientent les perspectives de l'homme et influent sur son comportement, car tout est réseau d'interrelations. L'homme est engagé dans ce réseau qui relie, dans cette relation. C'est cela aussi, la religion : relire et relier, deux actes significativement celés, couplés selon une étymologie déjà chère aux Romains - lien et recueillement.

L. T.

¹ Derek Christie, *Dialogue entre un théologien et un astronome*, in «*Campus*» n° 44, Genève 1999, pp. 16-17.

Hemingway : le jeu de la vie et de «l'amor»

par Gérard JOULIÉ, Lausanne

Souvent nous oublions que la littérature est une fête. L'ambiguïté du mot favorise et justifie notre négligence. Fête, ivresse, sans nul doute, joie et gloire de vivre. Mais en même temps mort, angoisse et démesure. Comme l'amour, la littérature est un vin qui monte à la tête. Et c'est ce vin qu'on boit, ou ce choc à l'estomac qu'on reçoit, en lisant ces 78 nouvelles d'Ernest Hemingway.¹

La passion de vérité qui donne sa saveur à l'œuvre d'Hemingway a pour fin la littérature. Seule cette dernière nous amène à ce que nous avons en nous de nécessairement souverain et nous place dans le domaine de la poésie. Les héros d'Hemingway savent d'instinct que l'homme ne vit pas seulement de pain mais de prestige, et que la vie est un jeu gratuit. Le combat est pour eux une lutte fratricide et noble. *Taureau, je t'aime et te respecte, et pourtant je te tuerai. L'un de nous deux mourra. Peu importe lequel.* La pêche, la guerre, la chasse ont été des jeux avant d'être des travaux, et souvent des privilèges de princes. Le jeu de la tauromachie relève de la même attitude. Le taureau affronté, puis mis à mort, est lui-même admiré pour sa noblesse. Personne n'imagine un taureau de corrida à la charrue. Le jeu repose d'ailleurs sur le noble et tragique aveuglement de la bête. Un taureau trop intelligent s'avilirait, de même qu'un toréador. Sans une folie sanglante, Hamlet succomberait

sous le mépris. L'homme qui affronte la mort acquiert un prestige, et le vieil éclat de la souveraineté scintille à ses yeux.

Le monde d'Hemingway est un monde archaïque. Ses héros excellent dans la chasse, la pêche, la guerre ou la tauromachie. Ou plutôt, il n'est rien qui leur convienne qui ne soit jeu, amour y compris, à condition que le jeu soit un jeu de la vie et de la mort. La femme elle-même joue dans l'amour un jeu à elle, un jeu très personnel. Pour elle, le désordre des sens, la liberté sensuelle - à laquelle accède souvent le jeu des femmes qui ont librement choisi - sont l'équivalent de ce que le désordre et l'incertitude des combats sont pour les hommes.

La conscience de la mort

La technique littéraire naturaliste et directe d'Hemingway correspond d'abord à sa méfiance vis-à-vis des idées, des abstractions et des vues de l'esprit, mais elle est loin de repousser l'ambition de saisir la vérité synthétique de l'être humain. *Laissez faire, écrit-il, ceux qui veulent sauver le monde, attachez-vous seulement à le voir clairement et dans son ensemble. Alors chaque détail que vous exprimerez représentera le tout, si vous l'avez exprimé en vérité.* Cette vérité capitale, qui précipite vers la fatalité toutes les vérités de la vie, c'est la présence de la mort. On la

trouve dans tous les récits d'Hemingway, même dans ceux qui ne brillent que par un déploiement bariolé de vie brute. Mais c'est cette présence de la mort, quand elle règne sur la vie des hommes, qui donne à sa littérature son élévation magistrale.

L'homme est dans la création le seul être qui sache d'avance qu'il mourra, et qui ait la faculté d'y penser aux instants où la joie et la fierté de vivre pourraient le plus l'enivrer. C'est cette idée qui fait toute la souveraineté de l'homme aux yeux d'Hemingway. Souveraineté qui apparaît d'autant mieux qu'on la voit surgir au sein de la mêlée effrayante que font la vie et la mort dans le seul ordre de la nature.

L'autre source d'émotion chez cet auteur tient à l'imminence de la mort dans la vie ardente de l'amour. On sait ce qu'est la vie et la place de l'amour dans son œuvre : un appétit charnel si impérieux et si naturel que sa peinture en est presque aussi chaste que réaliste. Si deux êtres s'aiment, leur amour ne peut avoir de fin heureuse. Raison de plus sans doute pour qu'Hemingway mette un accent très personnel sur l'éternelle conjonction de l'amour et de la mort. *Le sexe explique tout*, a dit Hemingway. Ce qui n'est pas sans rappeler le *tota mulier in utero* des Pères de l'Eglise. Sauf qu'ici, cette définition peut s'appliquer aussi à l'homme, qui ne s'en abstraira que par le courage d'affronter son destin mortel. Aux yeux d'Hemingway, la virilité est la même pour qui se jette dans la chance d'aimer ou dans le risque de mourir. C'est pourquoi ses héros sont les mêmes hommes qui s'adonnent à d'incroyables nuits d'amour (certaines héroïnes d'Hemingway sont d'une tendresse exquise) et que le matin voit debout pour courir le danger de vivre leur dernier jour.

On a fait d'Hemingway le champion de la vie violente. Ces nouvelles montrent une vertu supérieure ; celle d'un champion de la liberté. Non pas la liberté dont font

commerce les politiciens, mais la liberté qui est dans la nature de l'homme et la seule qu'il possède véritablement : celle de jouer sa vie contre sa mort.

L'œuvre d'Hemingway est une protestation victorieuse contre la fameuse apostrophe que Gertrude Stein jetait aux visages de ses jeunes compatriotes exilés à Paris : *Vous êtes une génération perdue*. Il n'y a pas de génération perdue. Un homme peut être abattu mais non vaincu. Seuls sont vaincus les lâches et les veules que leur veulerie mène à l'impasse. Pour les autres, pour quelques autres, dans un monde où règnent la crainte et le courage, et tout au fond le désespoir, la vie peut être une fête et un jeu gratuit.

G. J.

¹ Ernest Hemingway, *Nouvelles Complètes*, coll. Quarto, Gallimard, Paris, 1 232 p.

VIOLENCE DANS LA BIBLE ET DANS LA VIE

une animation biblique
œcuménique

du 26-28 juin, à Crêt-Bérard

- avec Joël Bielmann, formateur d'adultes, CEFA-ARFAD (FR)
- Marcel Durrer, formateur, bibliste, CCRFP
- Pauline Pedroli, enseignante, responsable du Service de l'enseignement religieux (NE)

Inscriptions jusqu'au 29 mai,
au CCRFP, ch. des Mouettes 4
1007 Lausanne, ☎ 021 613 23 93.

Une lecture juive des Evangiles

Armand Abécassis, «*En vérité, je vous le dis*»*

Voici un livre dérangeant, un brin provoquant. L'auteur, philosophe et théologien juif français, connu du grand public pour les émissions *A Bible ouverte* (Antenne 2) avec le rabbin Josy Eisenberg, est l'auteur d'ouvrages de vulgarisation théologique, notamment *La pensée juive*.

Selon lui, le temps du mépris et de l'ignorance réciproque est passé : il faut désormais aborder les questions de fond entre juifs et chrétiens. *Oui, le Nouveau Testament est à nous juifs. En le relisant dans son contexte juif avant que les chrétiens ne s'en emparent, nous les empêchons de continuer à se bercer dans leur complexe de supériorité bien connu selon lequel le monothéisme hébraïque trouve son aboutissement définitif en Jésus, le Christ.*

L'ouvrage est une lecture commentée des Evangiles de l'enfance de Jésus selon Matthieu et Luc, et de quelques autres passages, comme le récit de la prédication inaugurale de Jésus à la synagogue de Nazareth.

Le lecteur chrétien passe souvent sans s'arrêter sur les nombreuses citations de l'Ancien Testament qui émaillent le récit évangélique, en particulier chez Matthieu. Abécassis, au contraire, conduit son lecteur dans les profondeurs du texte de la Torah, lui en fait découvrir les richesses et les contours, propose son interprétation, le plus souvent opposée à la lecture chrétienne qu'il juge *fondamentaliste*. Ainsi, un lecteur averti découvrira tout ce qui nous sépare de la lecture juive, et c'est l'essentiel.

Contrairement à l'auteur, il faut retenir que judaïsme et christianisme sont deux lectures différentes de l'ancienne tradition

d'Israël, issues légitimement, à la fin du I^{er} siècle, de la Torah d'Israël. Dans l'immense variété des judaïsmes d'alors, le rabbinique, celui qui aboutira au Talmud, est une voie, le christianisme en est une autre.

Abécassis conteste la justesse de la lecture chrétienne car elle vient de la voie apocalyptique qui sera mise hors la loi par le courant rabbinique. Pour l'auteur, les Evangiles, en particulier celui de Luc, ne maintiennent pas l'absolue transcendance de Dieu. La pensée chrétienne en viendra, selon lui, à abolir l'unicité de Dieu en déclarant Jésus, Fils de Dieu, et à trahir ainsi les données fondamentales du monothéisme. L'Emmanuel, «Dieu avec nous», que Matthieu identifie avec Jésus mis au monde, abolit dangereusement l'altérité de Dieu. Que dira Abécassis lorsqu'il abordera l'abaissement divin dans la mort de Jésus ?

L'ouvrage est suggestif, même s'il verse parfois dans des formules trop simplistes : *Le christianisme s'est fait religion du voir. Le judaïsme est exclusivement structuré autour de l'écoute.* Paul n'a-t-il pas souligné l'écoute, *la foi naît de l'écoute*, et après lui, toute la théologie protestante ?

Abécassis souhaite que l'Eglise inclue l'apprentissage du judaïsme et de la lecture juive de la Torah, afin de découvrir le rôle auquel Dieu-l'Unique a appelé les chrétiens. Nous souhaitons aussi l'apprentissage du judaïsme mais aussi celui du bien-fondé de la différence chrétienne, reliée à la tradition d'Israël.

Joseph Hug

* Editions 1, Paris 1999, 347 p.

Spiritualité

ALLER VERS LA SOURCE INTÉRIEURE

Exercices spirituels au quotidien

par Pierre Stutz

Signe, Strasbourg 1999, 184 p.

Comment au milieu des tracasseries quotidiennes rejoindre la source intérieure, là où sourd plus pure et plus féconde la vie authentique ? Qui ne rêve pas de trouver un guide qui l'y conduise par un chemin sûr et praticable ? Si ces questions essentielles vous habitent, ce merveilleux petit livre vous apportera une bonne réponse.

Né d'une double expérience, celle de l'accompagnement spirituel, dont l'auteur est un spécialiste, et de sa propre recherche, il propose un itinéraire original. Douze étapes pour vous mettre à l'école de vos propres sentiments et de vos expériences, tout en dialoguant avec les grands chercheurs de Dieu. La Bible, la tradition, les mystiques éclaireront votre chemin et vous permettent d'authentifier vos intuitions. C'est ainsi que vous apprendrez concrètement à «vivre Dieu». La confiance originelle, la solitude, la liberté intérieure, la patience, la tendresse, l'espérance, etc., jalonnent le chemin comme autant de chances d'approcher la source.

Réflexions nourries par l'expérience, approfondisse-

ment biblique, textes mystiques, petits exercices à pratiquer en cours de journée, prières et poèmes soutiendront votre marche dans la plus pure tradition des Exercices spirituels.

Il ne s'agit pas de littérature dans ce livre, mais d'un «guide» utile pour le plus passionnant des voyages. L'immense succès de l'édition originale en allemand témoigne de l'opportunité de cet ouvrage.

Pierre Emonet

LIBRE POUR AIMER

Marie,

Servante du Seigneur,

modèle des croyants

par le cardinal

Carlo Maria Martini

Cerf, Paris 1999, 180 p.

Au début du Carême de l'année 1995, à l'occasion du 7^e centenaire du pèlerinage marial de Loreto, le cardinal Martini, jésuite, a été invité à donner pendant quatre jours les Exercices spirituels aux évêques des Marches. Ses conférences quotidiennes et les homélies qu'il a prononcées à chacune des messes de cette retraite ont été consignées et traduites (remarquablement) pour être publiées.

Son point de départ est double : le contexte socio-culturel d'aujourd'hui, dans lequel ses auditeurs sont plongés, et la contemplation

de Marie dans les diverses étapes de sa vie. Au travers des textes évangéliques, analysés en profondeur, et de leurs résonances dans tout l'Ancien Testament, à l'aide également des grands textes de l'Eglise, en particulier de l'encyclique *Redemptoris Mater*, Marie apparaît comme une personne libre, d'une liberté en relation avec le Père, avec Jésus et avec l'Esprit ; au contraire d'une société qui s'affranchit de tout, conditionnements naturels et biologiques, lois et coutumes, et qui pourtant se retrouve dominée par des phénomènes (techniques, médias...) qui exercent leur emprise sur la vie des personnes. La méthode est celle de la *lectio divina* : une «lectio», suivie d'une «meditatio», d'une actualisation dans la situation où se trouvent les évêques et d'un temps de prière. Ouvrage passionnant par l'éclairage que les textes bibliques s'apportent les uns aux autres !

Claire Mo Costabella

Témoins

ALBERT SCHWEITZER

1875 - 1965

par Laurent Gagnebin

Desclée de Brouwer, Paris 1999, 172 p.

Théologien, philosophe, musicien, musicologue et méde-

cin missionnaire français, ainsi est dépeint Albert Schweitzer dans le *Petit Robert*. Ce livre permet de découvrir avec intérêt l'itinéraire d'un homme illustre de notre siècle, à l'intelligence vive, à la foi rayonnante, au cœur sensible, à l'esprit pratique, à la rigueur scientifique et spirituelle et au sens artistique étendu.

Les titres des chapitres donnent une idée de cette personnalité : *Le pasteur et la prédication ; Le musicien et l'orgue ; Le médecin et le renoncement ; Le philosophe et la civilisation ; Le théologien et le respect de la vérité ; Le croyant et le respect de la pensée ; Le moraliste et le respect de la vie ; Une vie prise en main*.

L'auteur, grâce à ses vastes connaissances, nous offre un portrait vivant et très complet de ce pasteur dont les écrits et la pensée demeurent une référence pour notre temps. Sa vision du monde à venir, par exemple, décrite en 1923, correspond à ce que nous vivons aujourd'hui. Une urgence pour ce passionné de vie : donner la priorité à la pensée, à la réflexion philosophique. La parole du Prix Nobel de la paix 1952 mérite notre écoute.

Un livre agréablement écrit, qui relate avec bonheur les multiples dons d'un homme hors du commun, décédé en 1965.

Willy Vogelsanger

LE SANG DES JUSTES Mgr Romero, les jésuites et l'Amérique latine

par Charles Antoine
Desclée de Brouwer, Paris 2000, 192 p.

Le massacre des jésuites de l'Université centre-américaine de San Salvador, le 16 novembre 1989, s'inscrit *comme sommet héroïque du mouvement de renouveau engagé par la Compagnie de Jésus au sortir de la Seconde Guerre mondiale*. Tel est le contexte dans lequel Charles Antoine, l'un des meilleurs connaisseurs francophones des réalités latino-américaines, replace le combat de Mgr Romero et des jésuites de l'Amérique latine entre la fin de Vatican II (1965) et le début des années 1990.

L'aggiornamento des jésuites sera payé du sang de nombreux martyrs, dont le témoignage ne parviendra pas à convaincre ni à convertir des prélats engoncés dans leurs certitudes anticommunistes, une Curie romaine intoxiquée par des informations partiales et même une fraction de jésuites convaincus, pour leur part, que le cours donné par le père Pedro Arrupe, leur supérieur général, à la réforme de la Compagnie était imprudent ou entaché de sympathies «marxistes». Mgr Romero, en revanche, après avoir vu assassiner l'un de ses prêtres, le jésuite Rutilio Grande, sera l'un des rares «convertis» et

payera de sa vie son option résolue pour la cause de la justice. L'archevêque de San Salvador sera tué d'une balle explosive en pleine messe, le 24 mars 1980 (cf. **Martin Maier**, *Qui dérange sera éliminé*, in **choisir** n° 483, pp. 9-13). Quant au recteur de l'Université de San Salvador Ignacio Ellacuria, il sera abattu avec cinq compagnons, ainsi que la cuisinière de la communauté et sa fille, dans des conditions d'une barbarie extrême, aujourd'hui encore impunie.

Le récit de Charles Antoine est poignant, juste, argumenté. Sans chercher la polémique, il adresse un appel pathétique à l'Église : la subversion évangélique ne serait-elle plus d'actualité ? Un ouvrage indispensable à la compréhension du catholicisme latino-américain, sous le règne complexe de Jean Paul II.

Albert Longchamp

LES HARMONIQUES D'UNE VIE

par Patrice Esquivié
Saint-Augustin, St-Maurice 1999, 88 p.

Cet opuscule, mis en forme par Marie-Luce Dayer, rassemble quelques traits marquants de la vie d'un homme dont l'histoire, dans sa simplicité et sa vérité, est à même d'éclairer notre démarche spirituelle. Le lecteur

souhaiterait pouvoir goûter plus longuement ce parcours attachant, mais la réserve et la pudeur de celui qui est au cœur de ces pages l'emportent sur le désir d'en savoir davantage.

D'origine française, Patrice Esquivié est actuellement prêtre dans une paroisse en Suisse, il est aussi l'un des aumôniers de l'Hôpital cantonal de Genève. Dès son enfance, une passion pour le piano l'habite, à telle enseigne qu'il préparera, à l'âge de dix ans, le concours d'entrée du Conservatoire de Paris. En fait, une autre flamme intérieure s'empare de lui : Dieu l'appelle à son service.

Au petit séminaire de Versailles - où il entre non sans déchirement - un rendez-vous bouleversant l'attend et l'atteint dans son corps : un diabète avec de graves séquelles limitant ses mouvements et sa vue. Depuis ses années au grand séminaire, entrecoupées de fréquentes hospitalisations, une harmonie profonde le rejoint, celle de l'accueil quotidien des Psaumes et de l'Évangile, et l'ardent désir d'être en accord avec la source de l'Amour.

Une introduction succincte, de courts extraits d'un journal personnel, de brefs écrits d'amis privilégiés, tel se présente cet ouvrage. Un récit qui nous permet, là où nous sommes, d'approcher, en compagnie de l'un de nos

frères, Celui qui donne la Vie et qui, dans la pauvreté de toute souffrance, nous invite à la confiance, à l'abandon.

Louis Christiaens

LE HUITIÈME SACREMENT **Itinéraire insolite d'un prêtre bûcheron**

par Jean Chesseron et Pierre Vilain
Desclée de Brouwer, Paris 2000, 214 p.

Le titre de cette autobiographie écrite à deux - jamais je ne l'aurais imaginé - signifie le caractère insolite de la vie de Jean Chesseron, prêtre à hauteur d'homme, ouvrier agricole, jardinier, bûcheron dans la forêt, lieu de vie et lieu mystique. Un itinéraire qui pourrait être celui de n'importe quel baptisé, que l'enseignement reçu nous dit être en même temps roi, prophète et prêtre. Une préface remarquable de l'évêque de Poitiers, Albert Rouet : *Un jour Jean est arrivé. Il a parlé : son histoire, sa maladie, son âge, ses désirs. Le livre retrace tout cela (...) Un homme parle de sa vie et se lève d'autres humanités blessées ou debout, accueillies ou dédaignées. Sa parole incarne.*

Ce témoignage touche des domaines importants, tous ceux qui font la trame de notre vie, nos relations avec l'Église d'aujourd'hui, l'ATD-Quart-Monde, la Mission de

France, le père Michonneau, les prêtres-ouvriers, les structures du monde moderne, cadre de notre croissance humano-divine. Pour connaître Dieu, il faut connaître l'homme. Et la priorité est donnée à l'acte suprême du lavement des pieds, signe testamentaire de Jésus, le sacrement des sacrements à la portée de toute l'humanité. Quand tous les hommes seront frères, le Royaume de Dieu sera réalisé et Jean Chesseron est le prêtre de ce sacrement.

Le lieu du salut, c'est la vie humaine saisie à pleines mains, c'est la vie à Nazareth, l'indispensable temps de l'enracinement, le temps de l'essentiel. *L'homme Jésus ne s'est pas fabriqué d'un seul coup. Il a été bébé avant d'être enfant et adolescent, avant de devenir adulte.* La vie salvatrice de Jésus, que nous avons à poursuivre, s'est faite pendant trente ans à Nazareth.

Les derniers chapitres sont particulièrement émouvants. Sa rencontre du tout-venant, des plus petits dont on ne parle jamais mais qui sont les plus importants aux yeux de Dieu, des gens qui l'ont «fabriqué» tout au long de sa vie, nous fait voir les disciples de l'aujourd'hui, de ceux qui font l'Église. Ils sont Église. Une Église ceinte du tablier de serviteur pour célébrer sans fin le huitième sacrement.

Jean Nicod

Alean Jürg, Stegman Erwin : *Chronique sociale, Lyon 2000, 160 p.*
Islande. Aux origines de la terre. *Mondo, Vevey 2000, 108 p.*

Anati Emmanuel : Les mystères du Mont Sinaï. Har Karkom. *Bayard, Paris 2000, 226 p.*

Augustin (saint), Anonyme médiéval : Soliloques. *Migne, Paris 1999, 200 p.*

Beaudet Gilles : Prier 15 jours avec Jean-Baptiste de la Salle. *Nouvelle Cité, Montrouge 1999, 126 p.*

Boulgakov Serge : Sous les remparts de Chersonèse. *Ad Solem, Genève 1999, 296 p.*

Brun Jean : Essence et histoire de la musique. *Ad Solem, Genève 1999, 270 p.*

Caprile Giovanni : Villa Malta. Dall' antica Roma a «Civiltà Cattolica». *Civiltà Cattolica, Roma 1999, 140 p.*

Chavanat Jordane : Avec saint Paul, rencontrer l'étranger. *Médiaspaul, Paris 1999, 94 p.*

Caldelari Henri : Nous avons vu sa gloire. La prière de contemplation. *La Pomarède, Paulhenc 2000, 72 p.*

Clément Catherine : Jésus au bûcher. *Seuil, Paris 2000, 364 p.*

Commission théologique internationale : Mémoire et réconciliation. L'Eglise et les fautes du passé. *Cerf, Paris 2000, 96 p.*

Cordonnier Jacky : Des guerres de religion à la guerre de 1914.

Chronique sociale, Lyon 2000, 160 p.

Cordonnier Jacky : Religions et croyances actuelles. *Chronique sociale, Lyon 2000, 268 p.*

Courtois Gaston : Quand le Seigneur parle au cœur. *Médiaspaul, Montréal 1999, 192 p.*

Cugno Alain : Au cœur de la raison. Raison et foi. *Seuil, Paris 1999, 112 p.*

Culture religieuse et école laïque. Ouvrage collectif [29026]. *Département de l'Instruction publique, Genève 1999, 164 p.*

Cuvilier Elian : Les apocalypses du Nouveau Testament. «*Cahiers Evangile*» n° 110, *Cerf, Paris 2000, 68 p.*

Defois Gérard : La rosée de l'aurore ou le signe de Jonas. *Presses de la Renaissance, Paris 2000, 210 p.*

Dettes et jubilé. Imprimer un rythme à l'économie. Ouvrage collectif [28834]. *Observatoire de la Finance, Genève 1999, 164 p.*

Duchesne Jean : Vingt siècles. Et après ? Réflexions à l'occasion de l'an 2000. *Presses universitaires de France, Paris 2000, 156 p.*

Explorer la bible. Vademecum pour le lecteur des Ecritures. Ouvrage collectif [29267]. *Médiaspaul, Montréal 1999, 308 p.*

Favre Alexandre : Les premiers laïcs. Lorsque l'Eglise naissait au monde. *Signe, Mulhouse 1999, 336 p.*

Fibicher Arthur : Les marianistes en Suisse. *A la Carte, Sierre 1999, 78 p.*

Fire Lane Deer Archie, Erdoes Richard : Le cercle sacré. Mémoires d'un homme-médecine sioux. *Albin Michel, Paris 2000, 428 p.*

Fux Pierre-Yves : Les portes saintes. *Ad Solem, Genève 1999, 268 p.*

Groupe de recherches islamo-chrétien : Pêché et responsabilité éthique dans le monde contemporain. Chrétiens et musulmans s'interrogent. *Bayard, Paris 2000, 262 p.*

Guardini Romano : Le sens de l'existence chez Rilke : une interprétation des élégies de Duino. *Cahiers Bleus, Troyes 1999, 354 p.*

Ces livres et plus de 50 000 autres peuvent être empruntés au

CEDOFOR

une bibliothèque spécialisée dans les questions religieuses

du mardi au vendredi de 9h. à 12h. et de 14h. à 17h.

**18, r. Jacques-Dalphin
1227 Carouge-Genève
☎ 022/827.46.78.**

Jonas. Un conte théologique. Ouvrage collectif [29327]. *Supplément «Cahiers Evangile» n° 110, Cerf, Paris 2000, 132 p.*

Kahn Alice, Toroni Janine : Nouvelles du Vietnam. A propos de la prose vietnamienne. Essai. *Le Temps des Cerises, Pantin 1999, 224 p.*

Khader Bichara : L'Europe et la Palestine : des Croisades à nos jours. *Labor et Fides, Genève 1999, 574 p.*

Kincaid Jamaica : Mon frère. Seuil, Paris 2000, 194 p.

Klein Goldewijk Berma, Gaay Fortman Bas : Where needs meet rights. Economic, social and cultural rights in a new perspective. Nouvelles œcuméniques internationales. *Genève 1999, 146 p.*

Kull Yvon : Un lampion sur la montagne. Lettres aux amis du Grand Saint-Bernard. *Grand Saint-Bernard, Martigny 1999, 118 p.*

La Gorce Francine de : Prier 15 jours avec le père Joseph Wresinski, fondateur du mouvement ATD Quart Monde. *Nouvelle Cité, Montrouge 2000, 126 p.*

Leclerc Gérard : L'amour en morceaux ? *Presses de la Renaissance, Paris 2000, 336 p.*

Léna Marguerite : Le passage du témoin. Eduquer, enseigner, évangéliser. *Socomed Médiation, Saint-Maur 1999, 248 p.*

Lévinas Emmanuel : De Dieu qui vient à l'idée. *Librairie philosophique Vrin, Paris 1998, 272 p.*

Lys Daniel : La bible en otage. Comment sortir des lectures héréétiques. *Moulin, Poliez-le-Grand 2000, 78 p.*

Michalski Konstanty : Histoire de la philosophie. *Instytut Teologiczny Ksiezy Misjonarzy, Cracovie 1999, 594 p.*

Monothéisme et Trinité. Ouvrage collectif [29432]. *Universitaires Saint-Louis, Bruxelles 1991, 140 p.*

Newman John Henry : Sermons paroissiaux. V. La sainteté chrétienne. *Cerf, Paris 2000, 304 p.*

Ornellas Pierre d' : Liberté que dis-tu de toi-même ? Une lecture des travaux du Concile Vatican II. 25 janvier 1959 - 8 décembre 1965. *Socomed Médiation, Saint-Maur 1999, 71 p.*

Platti Emilio : Islam... étrange ? Au-delà des apparences, au cœur de l'acte d'«Islam», acte de foi. *Cerf, Paris 2000, 344 p.*

Primor Avi : Le triangle des passions. Paris - Berlin - Jérusalem. *Bayard, Paris 2000, 372 p.*

Ravasi Gianfranco : Psaumes de consolation. *Médiaspaul, Montréal 1999, 160 p.*

Rosa Giuseppe de : «La Civiltà Cattolica», 150 anni di servizio della chiesa 1850-1999. *Civiltà Cattolica, Roma 1999, 208 p.*

Roth Henry : Requiem pour Harlem. *Seuil, Paris 2000, 402 p.*

Salamin Marie-Françoise : Quelques chemins de vie. *Signe, Strasbourg 1999, 80 p.*

Self Will : La théorie quantitative de la démence. Avec cinq autres propositions à l'appui. *Seuil, Paris 2000, 318 p.*

Singer Charles : Terres. Textes et prières au rythme des jours. *Signe, Strasbourg, 268 p.*

Singer Charles : Semailles. Prières au fil des temps liturgiques. *Signe, Strasbourg 1999, 246 p.*

Steigerwald Diane : L'islam : les valeurs communes au judéo-christianisme. *Médiaspaul, Montréal 1999, 312 p.*

Tincq Henri : Les génies du christianisme. Histoires de prophètes, de pécheurs et de saints. *Plon, Paris 1999, 240 p.*

Tsiakaka Adolphe : Emile Biayenda, grandeur d'un humble. *Signe, Strasbourg 1999, 256 p.*

Ugeux Bernard : Guérir à tout prix ? *Atelier, Paris 2000, 244 p.*

Un cœur pour adorer Dieu. Poétique de l'eucharistie. Ouvrage collectif [29029]. *Ad Solem, Genève 1999, 128 p.*

Vuilleumier Jean : Le transfert. *L'Age d'Homme, Lausanne 1999, 118 p.*

Weill-Lévy Anne, Grünberg Karl, Isler Joëlle : Suisse : un essai sur le racisme d'Etat (1900-1942). A propos du débat sur l'histoire. Des faits. Des noms. Des dates. *Cora, Lausanne 1999, 240 p.*

Wiggermann Karl-Friedrich : Spiritualité et mélancolie. *Médiaspaul, Paris 1999, 112 p.*

Portrait de Pierre

Rien de plus étranger à la vie que la manière dont, traditionnellement, les compagnons du Christ sont représentés à travers miniatures, fresques, tableaux, etc. Comme isolés, chacun, dans une niche de sainteté, avec son auréole ; figés ; hiératisés ; embaumés sinon pétrifiés dans une sorte de musée intemporel, à la fois esthétique et, ô horreur, édifiant. Qui nous sépare radicalement d'eux. Alors que...

Alors que quoi ? Alors que, lorsqu'on tombe sur un passage des Ecritures, les concernant, immédiatement on les sent vivre. Disons : je les sens vivre comme je sens vivre les personnages du petit café où je travaille. Tous gens de métier eux aussi. Du quotidien, comme on dit. Sans rendez-vous avec une forme quelconque de pouvoir social ou culturel. Bref, tout sauf des notables et des intellectuels.

Et parmi eux, plus proche de nous encore et vivant - pour les raisons que l'on va voir - : Pierre. Quelle présence, en effet, que la sienne. Un pêcheur donc. Comme j'en ai connu. Je le vois : costaud ; corpulent même (dirai dans un instant pourquoi). Et qu'on sent, d'après ce qui est noté de lui, ici et là, généreux tour à tour et impulsif ; enthousiaste et timide ; plein de bonne volonté et naïf, si ce n'est par moments gaffeur ; humble sous ses rodomontades mêmes ; d'esprit parfois limité et en proie à de comiques mais aussi parfois d'inquiétantes faiblesses (quand il reniera le Christ). Avec, pour particularité enfin, me semble-t-il, qu'il est tout entier dans chacune de ses réactions. Et non, en ce sens, divisé. Pas satanique donc pour un sou.

Enthousiaste, nous disions, chaleureux. Voyez plutôt. Au moment où le Christ annonce aux siens qu'il «doit beaucoup souffrir, être rejeté par les anciens, les grands prêtres et les scribes, être tué et, après trois jours, ressusciter», on entend littéralement Pierre s'exclamer, levant les bras au ciel : «Mais non. Mais non, cela ne va pas t'arriver». Or, fulgurante la réplique du Christ : «Passe derrière moi, Satan ! Car tes pensées ne sont pas celles de Dieu, mais celles des hommes». Effectivement, si les souhaits humains, trop humains de Pierre avaient été exaucés, adieu procès, Golgotha, matin de Pâques. Le plus monstrueux avortement d'une mission unique et universelle. Pauvre Pierre, pouvait-il se douter de ce que cachaient ses «bons sentiments» ? Soit dit en passant, méfions-nous, nous aussi, sinon de nos bons sentiments, du moins de l'étalage de ceux-ci. Sournoisement trompeurs. Et myopes, le plus souvent, quant à l'essentiel.

Dans le même sens, encore que plus bénin et même comique, l'épisode, rappelez-vous, du «lavement des pieds». Lors du dernier repas, en effet, le Christ lave les pieds des

siens et les essuie. Vient le tour de Pierre, qui affectueusement indigné, et démonstratif, s'écrie : «Seigneur, toi, me laver les pieds ?» Et s'enfonçant dans une incompréhension plus radicale encore du geste symbolique du Christ : «Non, tu ne me laveras pas les pieds, jamais !» Sur quoi, le Christ, impitoyable et juste : «Si je ne te lave pas, tu n'auras pas de part avec moi». En d'autres termes, tu n'as donc rien compris encore à ce retournement primordial de toutes choses qu'est la Résurrection (à venir). Et dont le lavement des pieds n'est qu'un signe par rapport aux conventions sociales, dont Pierre est prisonnier encore. Et qui veulent que ce soit le maître qui se fasse laver les pieds. Alors Pierre, plus que bon enfant, retourné soudain - mais sans avoir pour autant, semble-t-il, saisi le sens de la chose - de surenchérir : «Seigneur, pas seulement les pieds, mais aussi les mains et la tête !» On ne lui en demandait pas tant.

Troisième fanfaronnade du cher homme. D'inspiration non moins généreuse. Mais pathétique cette fois. Toujours durant le dernier repas : «Simon - lui dit le Christ - voici que Satan vous a réclamés pour vous cribler comme le froment ; mais, j'ai prié pour toi afin que ta foi ne défaille pas». Malheur, ici, au pauvre Pierre, qui une fois de plus s'emballe : «Seigneur, je suis prêt à aller avec toi et en prison et à la mort». On connaît la réponse : «Je te le dis, Pierre : le coq ne chantera pas aujourd'hui que tu ne m'aies, par trois fois, renié». Et quand effectivement se produit la chose, qu'est-il dit, de Pierre, sinon qu'«il pleura amèrement». Et nous avec lui en nos intimes trahisons. Fraternité obscure s'il en est !

Mais puisque nous en sommes au chapitre faiblesses, celle-ci encore. Plaisante, par contraste, encore que révélatrice. Pierre, dans sa barque, voyant le Christ marcher sur les eaux pour venir à sa rencontre, lui demande de pouvoir le rejoindre en marchant lui aussi sur les eaux (touchant de présomption !) : «Viens», lui dit le Christ. Et Pierre de se lancer. Mais il y a du vent. Il s'embardoufle dans les vagues, et pris de panique s'écrie : «Sauve-moi». Sur quoi le Christ, lui tendant la main, se contente de lui dire ce petit mot qui résume tout : «Pourquoi as-tu douté ?»

Autre faiblesse encore du vigoureux Pierre : A Gethsémani. Où, pris d'une angoisse mortelle, le Christ s'est retiré pour prier, non sans avoir demandé aux siens de veiller avec lui. Mais quand il revient vers eux, il les trouve endormis. Pierre le premier. Très doux (et terrible) reproche à son adresse : «Simon, tu dors ? Tu n'as pas eu la force de veiller une heure ?» Ajoutant, comme si, à travers lui, c'est à nous tous qu'il s'adressait : «L'esprit est ardent, mais la chair est faible». Ce qui n'empêchera pas, peu après, le côté impulsif, chez Pierre, de reparaître. En effet, il tranche l'oreille d'un des personnages venus arrêter le Christ. Louable, à vues humaines toujours, et courageux. Mais en parfaite contradiction, une fois de plus, avec le refus, chez le Christ, d'user de la puissance. Pour se défendre. D'où, pour le cher Pierre, une nouvelle remise en place : «Rentre le glaive dans le fourreau. La coupe que m'a donnée le Père, ne la boirai-je pas ?»

Tout cela ne devant pas nous faire oublier bien d'autres dispositions chez Pierre. Un sens pratique entre autres (c'est un manuel). Ainsi quand Elie et Moïse, lors de la Transfiguration, apparaissent aux côtés du Christ, il propose de leur donner à chacun une

tente. Pourquoi pas des sandwiches ? Et quand il se rendra au tombeau, le matin de Pâques, avec son compagnon – tous deux entraînés par Marie de Magdala – il courra moins vite que son compagnon, dont il est dit qu'il «était celui que Jésus aimait». Par rapport à l'inspiré qu'était ce dernier, Pierre apparaît bien ici comme l'homme de la future Institution. Autrement dit, pas léger, léger (mais solide). Et toujours un peu en retard. Le comique, en cette heure, étant de le voir (alors que l'autre disciple avait déjà tout senti : «Il vit et il crut») inspecter le linceul et les bandelettes, à l'intérieur du tombeau, un peu comme un juge d'instruction chargé de repérer les pièces à conviction. De quoi au juste ? Il n'a pas trop l'air de savoir ! Pour comprendre, encore une fois, il lui faut le temps. C'est un terrestre.

Homme pratique donc. Ancré dans ce que l'on appelle le réel. Et de surcroît positif. Ainsi, après la Résurrection du Christ, il dit aux copains, sur les bords du lac de Tibériade : «Je m'en vais à la pêche». Et les autres de le suivre. Résurrection ? Peut-être. Mais la vie, ici bas, suit son cours. Et il est impayable de voir quelques instants plus tard, le Christ, les ayant rejoints, Pierre, en le reconnaissant, se jeter soudain à l'eau. Pour la bonne raison que nu il était jusque là ! Enfantin. Mais au-delà de tout pittoresque, quel ample portrait on devrait pouvoir faire de ce personnage aux multiples facettes sous son apparence massive.

Et c'est bien là où nous voulions en venir. Quels que soient ses défauts et travers, comment oublier le rôle primordial qu'à maints égards lui assigne le Christ ? Ainsi il est le premier (dans chaque Evangile) à qui le Fils de l'Homme demande sans autre de le suivre. C'est lui, en outre, qui lui a donné le nom de Pierre. Et on ne connaît que trop la parole mémorable (autant que sujette à controverses) : «Tu es Pierre, et sur toi je bâtirai mon Eglise...» Car c'est le même Pierre qui, à un moment où ce n'était pas chose facile à repérer et à préférer, à la question posée par le Christ aux siens : «Qui suis-je ?» d'un seul tenant répond : «Le Christ, Fils de Dieu». Bref, en dépit de candides égarements, chez lui, de l'esprit et du cœur, une fidélité inconditionnelle. Exorcisant toutes les puissances négatives. C'est le feu divin brûlant, en nous, la paille trop humaine.

Bouleversantes enfin les paroles que le Christ ressuscité, lors de sa dernière apparition, adresse à Pierre, lui demandant par trois fois : «Simon, fils de Jean m'aimes-tu ?» (Peut-être pour effacer, par là, les trois reniements...) Et Pierre, chaque fois, de répondre : «Oui, Seigneur, tu sais que je t'aime». Et là est le mot clé. Si croire vraiment, c'est aimer, alors Pierre, oui, de tout son être a aimé. Le Christ que demandait-il d'autre ? Et si aimer c'est donner sa vie pour ceux qu'on aime, c'est tout naturellement que le Christ pouvait prédire à celui qu'il affectionnait une fin solennelle et terrible : «En vérité, en vérité, je te le dis, quand tu étais jeune, tu mettais toi-même ta ceinture, et tu allais où tu voulais ; quand tu auras vieilli, tu étendras les mains, et un autre te ceindra et te mènera là où tu ne voudrais pas».

Soit, à Rome, pour y être, selon la légende, crucifié la tête en bas.

Georges Haldas

Je crois au soleil
même quand il ne brille pas,

Je crois en l'amour
même quand il ne m'entoure pas,

Je crois en Dieu
même quand il se tait.

*Paroles écrites sur la cellule
d'un prisonnier juif,
à Cologne*

